

Nathalie Quintane

Saint-Tropez

– Une Américaine



Saint-Tropez – *Une Américaine*

DU MÊME AUTEUR

REMARQUES, *Cheyne éditeur*

CHAUSSURE, *P.O.L*

JEANNE DARC, *P.O.L*

DÉBUT, *P.O.L*

MORTINSTEINCK, *P.O.L*

Nathalie Quintane

Saint-Tropez
– *Une Américaine*

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2001
ISBN : 2-86744-817-4

SAINT-TROPEZ

A la place de Saint-Tropez, il y avait de l'eau.

Comme Saint-Tropez est déjà au bord de l'eau, il est plus facile d'imaginer la mer à sa place, plutôt qu'à Toulouse.

Cependant la mer fut à Toulouse aussi (on imagine la mer montante – la mer montant à Saint-Tropez, recouvrant son port, ses maisons, son clocher – alors qu'en réalité elle a dû descendre, elle s'est retirée, pour prendre la place qu'elle occupe aujourd'hui et qui varie peu).

Si l'on y pense, cela demande un effort intellectuel égal, une durée équivalente de réflexion, de se représenter mentalement une grande quantité d'eau au lieu de Saint-Tropez; de se dire qu'il n'y a rien sauf la mer là où est Saint-Tropez; de chasser, pour cela, une image antérieure (photographique : les maisons penchées alignées; mythique : des noms propres), d'y substituer une autre image, moins caractérisée : celle des vagues presque imperceptibles quand le temps est calme.

Saint-Tropez a donc été de l'eau.

Au large, les vagues en sont le souvenir (un kilomètre au plus en avant, et Saint-Tropez serait sous-marin, on n'en aurait pas eu l'idée; un kilomètre au plus en arrière, et il s'y vendrait l'été moins de beignets). En principe, les vagues ne rappellent pas que là où nous sommes, elles étaient.

En ce moment, elles appellent : une fillette de dix ans au large dans un canot pneumatique ; le bateau gris des gardes-côtes approche ; bras du garde-côte, main de la fillette ; elle est à bord ; le bateau regagne le port ; sa mère l'attend sur la plage avec impatience ; elle retire ses chaussures et ses collants ; elle a du sable plein les jambes ; elle serre sa fille contre elle ; elle la confie à un tiers qui passait par là et marche vers le garde-côte ; elle remercie le garde-côte qu'elle connaît bien ; ils s'embrassent sur la bouche.

C'est ce que nous voyons quand nous voyons la mer à Saint-Tropez.

Le fossile même d'une coquille ou d'un couteau, découvert dans les fondations d'une maison ou sur une colline à l'intérieur des terres des kilomètres plus loin, appelle-t-il la mer immédiatement ?

Voyons-nous la mer lorsque nous le regardons ?

Je ne vois pas la mer lorsque je le regarde, je vois la marque en creux d'un animal dans une pierre. L'empreinte d'un animé qui est inanimé. Là où devrait se loger devant mes yeux une image d'eau, c'est un morceau dur du sol.

Aussi, on perd rarement du temps à tâcher d'évoquer la mer d'autrefois quand on observe Saint-Tropez.

La personne qui donna son nom à Saint-Tropez ne s'appelait pas Tropez mais Torpes.

Torpes était un Romain tardif, c'est-à-dire qu'à l'heure actuelle, on ignore la façon dont Torpes prononçait lui-même son nom – on ne sait quels sons ses lèvres, sa langue contre ses incisives et son palais produisaient quand il avait la volonté de dire « Torpes » ou de se présenter à son supérieur.

De ce fait, on ignore également la manière dont Torpes disait la phrase entière :

– Bonjour, je m'appelle Torpes et je suis militaire dans l'armée romaine,
et ainsi de suite jusqu'à la langue dans sa totalité.

Du mot le plus simple à la proposition la plus complexe, personne aujourd'hui ne peut rendre compte avec précision des mouvements de la langue dans la bouche de Torpes et des bruits qu'elle y fait.

Qui pourrait affirmer que *Torpes* passa à *Tropez* par facilité, par habitude ou par manie ?

Cela ressemble à un trouble dyslexique, la consonne r rétrogradant d'une place par erreur et non par commodité ou par rengaine.

Peut-être n'a-t-il pas même fallu deux siècles pour que *Torpes* change en *Tropez*, et qu'une occasion, une seule occurrence, a suffi, une faute sur un panneau indicateur, la

mauvaise diction d'un dignitaire ou son inculture (« Malheur à notre temps, car l'étude des lettres a péri parmi nous », lit-on à l'époque de Grégoire de Tours, au VII^e siècle), un moine myope, un clerc qui bégaye.

Aujourd'hui non plus on ne s'accorde pas sur la prononciation de Saint-Tropez : je prononce le *z* et d'autres pas, ce qui donne : Tropé.

Le nom des habitants : Tropéziens, conduit à dire le *z* (le nom de la sandale aussi : une tropézienne). Je l'accentue aussi bien en *Tropèze* (à la manière de trapèze) que je l'avale ou que simplement je l'indique, comme le début du bourdonnement d'une mouche.

Torpes, tel qu'il se prononçait lui-même, perd la tête. Comme il se convertit, il est décapité, ce qui correspond dans l'armée romaine à une trahison.

Décapité, Torpes n'est pas encore saint ; il est en deux parties car sous Néron comme de nos jours la tête est dans le corps une partie à part, et ce n'est pas seulement parce qu'un cou n'est pas gros et donc plus facile à trancher qu'un tronc qu'on choisit justement ce niveau pour couper : parce qu'on a l'impression qu'une tête isolée peut continuer à discuter, par exemple, tandis que le reste du corps sans elle après quelques soubresauts succombe.

Torpes devient saint parce que ses deux parties, d'abord accompagnées dans une barque par un coq et un chien, sont recueillies – le chien ne mange ni le corps ni la tête.

Arrive une femme. Elle avait été prévenue qu'il lui fallait les voir et les prendre – la barque aurait pu continuer et le nom Saint-Tropez être déporté de quelques mètres.

Quel que soit le crédit qu'on accorde à ce genre d'histoire, le fait est que la qualité du sol, l'abondance des poissons et l'habileté des pêcheurs ne suffisent pas à justifier la concentration et l'installation d'une population en un point fixe. Mieux vaut que les cailloux suintent ou que les sardines aient des têtes de cheval. Sans cela, pourquoi se mettre là plutôt que là?

Torpes a tout ce qu'il faut pour rendre son débarquement singulier. Il n'a pas eu besoin de se lever après l'exécution, de prendre sa tête sous son bras et de s'éloigner en injuriant les spectateurs. Il a suffi qu'un coq et un chien préférèrent suivre ses restes.

Plus les corps ont été profondément enfouis – ont manqué d’être profondément enfouis – dans la terre, plus ensuite on les sort haut.

Mieux vaudrait mettre le corps, dès que décédé, en hauteur – sur une sorte d’échafaudage, quitte à ce qu’il soit victime des oiseaux mais à la vue de toute la ville –, plutôt que de s’exposer à devoir sans fin l’imaginer tel qu’il est en dessous dans la terre.

De rage, les Romains veulent à tout prix enterrer très bas Tropez mort.

De peur, les chrétiens cachent son corps de façon à ce qu’il reste visible.

Le corps caché longtemps de saint Tropez mille sept cents ans plus tard est exhibé en buste dans les rues de la ville – l’église n’est intéressante que par le buste de saint Tropez et une collection de tromblons.

De peur que les Romains en rage ne découvrent le corps, des jours les inquiets chrétiens le transportent enveloppé dans son drap le long des couloirs ou galeries souterraines, soulevant un coin encore une dernière fois admirant son visage, son cou, sa poitrine, touche, et que tienne la persistance de saint Tropez.

Les Romains enterrés, le buste est vu par leurs descendants – et porté sur les épaules des habitants de la ville à une hauteur d’un mètre quatre-vingts, en mai, quand le ciel est soulevé dégagé :
l’air est tout autour de Saint-Tropez.

Accroupis dans les catacombes, les chrétiens demeurent vivants en se regardant les uns les autres.

Ils se dessinent.

Par le dessin, le calcul et la tête de Tropez, ils s'occupent.

Vient Jean de la Cossa : chambellan du roi René, qui en confie la reconstruction à Raphaël de Garezzio, seigneur génois débarqué le 14 octobre. Une soixantaine de familles, la plupart originaires de Gênes, s'établissent alors à Saint-Tropez.

– Puisqu'il n'y a rien, c'est un bon endroit pour qu'il y ait quelque chose, pense-t-il, en une sorte de réflexion amérindienne avant la lettre.

Déjà Saint-Tropez est dans sa tête, nulle nécessité de fermer les yeux, il voit rien ET une ville construite en pleine activité. Peut-être, en effet, est-il plus facile d'imaginer un petit café et sa terrasse plutôt que rien, une église plutôt que rien, un cheval plutôt que rien.

Cossa = celui qui place des verticales là où filait une horizontale.

Cossa modifie. Pas de trous dans la roche dissimulés, pas de toiles de tente qui s'affaissent à la moindre rafale, pas de structure gonflable ou pliable ou facilement démontable. Là où il y avait non un vide mais une surface monotone (invariable), il introduit du détail.

Adviennent des habitants du Japon.

Ils ont prévu de passer à Paris, à Digne-les-Bains, à Saint-Tropez. Or, ils passent à Paris, restent à Saint-Tropez, mais *oublie*nt Digne-les-Bains.

Par le passage de ces Japonais est encore augmentée Saint-Tropez. Par leur oubli n'est pas réduite Digne-les-Bains, mais reproduite, copiée dans son image même, sans modification.

Ils choisissent donc de porter leur événement à Saint-Tropez, afin d'en recevoir en retour, pensent-ils, un événement.

Pourtant, c'est un port, de l'eau, des pierres de construction et des baigneurs, et pourtant ce n'est pas cela. Que le travail personnel et collectif pour restituer à ce port, cette eau, ces pierres et ces baigneurs leur qualité exacte de port, d'eau, de pierres et de baigneurs soit plus long et plus complexe que l'effort de reconduction d'une image passée, ils n'en ont cure, croit-on.

Cela ne doit pas être commode, de ne pouvoir voir en un baigneur tropézien qu'un baigneur de Saint-Tropez, de compter, en quelque sorte, moins de gouttes sur son maillot une fois qu'il est sorti des vagues, de ne pas remarquer autour de ses lèvres les grains de sucre laissés par son beignet, de ne pas déduire de la réponse d'une femme à la question d'une femme plus jeune que ce n'est pas sa fille – car l'on est occupé à vérifier sur ce baigneur les signes distinctifs qu'y aura laissés Saint-Tropez.

De loin, du Japon, mentalement, un espace est fig. en deux points

France (Europe (Occident)) =

• **Paris**

• **Saint-Tropez**

et s'instaure, sinon une égalité, du moins une équivalence entre Paris et Saint-Tropez par translation de personnes – les Japonais, visiteurs de Paris, allant à Saint-Tropez *ou* les Japonais vont à Paris, visant en réalité Saint-Tropez – le but ultime de leur voyage étant Saint-Tropez. Saint-Tropez peut donc être considéré comme un arrêt dans la chaîne du trajet, une station. Alors, puisqu'un nombre considérable de personnes semblent avoir pour projet d'aller à Saint-Tropez, Saint-Tropez ne peut que s'auto-constituer en projet, se projeter projet, poussant dans ses marges (= le monde entier), dans l'inconstitué du temps ordinaire (celui qui ne passe pas, bien qu'il fasse vieillir), tout ce qui n'est pas ce projet.

Cette confusion temporelle en retour brouille la perception qu'on a de la situation géographique de la ville – elle est dans le sud, elle est sur la Côte d'Azur (mais à quelle hauteur? plutôt près de Nice ou près de Marseille?).

Suffirait-il d'aller soi-même à Saint-Tropez pour la réintégrer dans le temps ?

Ni en amont ni en aval, la figure de Saint-Tropez ne dépasse les années 50. Ce qui fait qu'en 1962, Saint-Tropez avait déjà 3 ans de retard, en 1975, 16 ans, et en 1999, 40 ans de retard. C'est la raison pour laquelle on ne devient pas plus jeune en allant à Saint-Tropez mais plus vieux, parce qu'on y est comme âgé de 20 ans dans les années 50.

Si vous avez 30 ans en arrivant à Saint-Tropez, vous y serez en vérité septuagénaire.

Si tous ces calculs semblent sans importance, c'est aussi parce qu'il n'est plus rien attaché de sérieux, ou de neutre, au nom Saint-Tropez. En 1953, Saint-Tropez était une ville sérieuse encore un peu : ce fonds de sérieux était constitué par le souvenir des peintres qui avaient travaillé là à la fin du XIX^e siècle, ou par l'invasion romaine.

Le temps ne passe pas à Saint-Tropez parce qu'il n'y a pas d'emploi du temps – le temps n'y est plus que comique : St-Trop' et Max Pécas, les branchés à Saint-Tropez, on se calme et on boit frais à Saint-Tropez.

Si la mer, à Saint-Tropez, est la mer même (bleu/vagues), cela signifie-t-il qu'il y a trop de mer ici, que la mer y est trop mer, qu'elle y est si mer que cela devient gênant et qu'on finit par se dire : un peu de montagne ne ferait pas de mal – alors qu'il suffirait que la mer diminue dans les esprits pour qu'elle soit supportable ?

Pour qu'elle réduise, il faudrait qu'on s'en occupe moins. D'ailleurs la mer, et pas seulement à Saint-Tropez, est un cul-de-sac. Hormis les pêcheurs qui y prennent leurs poissons et les navires qui quittent définitivement le golfe de Saint-Tropez, c'est une baignoire à ciel ouvert, elle ne mène nulle part qu'au demi-tour. Viendrait-il à l'esprit des promeneurs de se diriger systématiquement vers les impasses et de s'y installer des après-midi entiers, amenant leur glacière et leurs enfants, leur poste-radio sous un parasol, tandis que des locataires les observent, accoudés aux fenêtres et que les téléviseurs marchent derrière ?

Seul le mouvement des vagues pourrait expliquer l'idée qu'ici quelque chose arrive. Il est important que la nature bouge un peu, qu'il y ait du vent et l'attraction exercée par la lune, si l'on ne veut pas qu'en nombre les animés ne tombent malades, hommes comme anthomes. Les tempêtes, l'agitation incessante, les éclaboussures de la mer océane seront toujours moins effrayantes que des kilomètres et des kilomètres d'Atlantique cloué.

Une mer « d'huile » est satisfaisante parce que l'huile coule.

Si les Tropéziens refluaient vers l'intérieur, leur ville prendrait une tout autre physionomie. La mer, n'étant plus écrasée par les regards ni la sur-activité, redeviendrait ordinaire, comme elle est en hiver ; elle referait partie du paysage.

Champ d'oliviers à Saint-Tropez

C'est dans la mesure où Saint-Tropez est « Saint-Tropez », dans la mesure où le nom « Saint-Tropez » comble, ou semble combler, toute la réalité du site – on ne peut rien y ajouter, il ne peut être modifié largement par rien –, que la ville est comme décompensée, prête à partir.

Le nom à lui seul pèse et contente tous ceux qui ne connaissent pas Saint-Tropez puisque sa prononciation suffit. En revanche, ce que désigne ce nom est aussi mobile qu'une boîte sur coussin d'air, amovible, ou n'a pas d'importance. Si je guette, arrivé, un certain nombre de choses, je serai : soit déçu par l'absence de ce certain nombre de choses dont j'attendais la venue, soit déçu par la non-concordance de ce certain nombre de choses avec son image antécédente, soit ravi par cette non-concordance, mais ce nombre de choses à propos de Saint-Tropez ne le rendra pas plus pesant ni ne m'alourdira, car la supposition et l'incertitude produisent dans ce cas (dans le « cas Saint-Tropez ») une charge légère – en comparaison, par exemple, avec une contrariété forte ou une émotion amoureuse qui ne passe pas.

Malgré un grand nombre de connaissances générales sur Saint-Tropez – toutes resserrées en substantifs plus ou moins généraux :

la mer,

le soleil,

la fête

ou : vedettes, show-business

ou : brigitte bardot, eddie barclay (ont conquis leur généralité en devenant par la fixation photographique et sémantique des noms communs partagés par tous, ayant perdu

tout caractère privatif, noms monnayés, en menue monnaie – magazines –, noms qu'on achète et vend, qu'on échange) –, il n'y a pas de savoir « en prise directe » de Saint-Tropez : c'est un savoir lointain.

Aussi est-il particulièrement difficile d'imaginer qu'il puisse y avoir des spécialités à Saint-Tropez. Quand on vient goûter une totalité – brigitte bar-dot et Saint-Tropez entiers, absolument –, comment pourrait-on être sensible aux pierres pour pavage, aux balais de bruyère, aux câbles électriques, aux torpilles et aux châtaignes – qui sont les véritables spécialités de Saint-Tropez?

I ♡ Saint-Tropez :

l'idéogramme ne rendra pas à la ville un amour et un intérêt précis (c'est une fois de plus le nom qu'on aime).

Pour compenser cette admiration ironique universelle, il faudrait au contraire *exécrer* Saint-Tropez, instaurer, périodiquement, la haine de Saint-Tropez.

N'importe quel objet, si représentatif soit-il, ne peut être choisi : les objets dérisoires (bikini, chaise de chez Sénéquier, maquette de yacht) sont interdits : ils contamineraient le rite, le transformant en scène ludique, en encore une invitation à la fête. Les objets neutralisés – cf. la liste des spécialités citées – également. De même, les objets temporaires, soumis à une mode ou au caprice de quelques Tropéziens.

Peut-être est-il nécessaire de desceller l'une des pierres du port, ou mieux : l'une des pierres d'une villa construite sur les collines environnantes, afin de la conspuer un quart d'heure durant, de la couvrir de matières diverses (jaune d'œuf, jus de tomate, jets d'urine).

Si le nom « Saint-Tropez » est à reconsidérer, c'est que tout, par extension, Saint-Tropez est à reconsidérer. A partir du moment où la rue des Mimosas est à Saint-Tropez (et non à Vallauris, pourtant peu distante), elle est à reconsidérer, à partir du moment où la mairie est celle de Saint-Tropez, elle est à reconsidérer. De même pour la société nautique ou la garderie animale. A partir du moment où ce détail de porte est pris à la porte d'une maison de Saint-Tropez, du moment où ce plat émaillé décoré est vendu ici, à Saint-Tropez.

Il n'y a pas d'endroit ou d'objet par où commencer le changement de Saint-Tropez. Qu'on choisisse avec soin un angle d'attaque ou que, fatigué, on prenne n'importe quoi.

On considère, par exemple, la liste des spécialités – qui sont, en tant que spécialités locales, parmi les moins représentatives de la localité qu'elles sont censées représenter :

Calisson	Aix-en-Provence
Nougat	Montélimar
Moutarde	Dijon
Saint-Tropez	Torpille?

Cependant, Saint-Tropez pourrait être entièrement reconsidérée en partant de la fabrication des torpilles. Contrairement aux balais, châtaignes, pierres pour pavage ou roseaux, la torpille n'est pas vieillotte, bien que les usines qui la produisent datent du début du siècle. En regard du lexique contemporain militaire (bombe à graphite, bombe à fragmentation...), il s'en est fallu de peu que le mot *torpille* ne rejoigne le mot *tromblon* dans un ensemble néomédiéval, mais il y a modernisation, les torpilles de 1918 ne sont pas celles de 1965 ou de 1991, c'est pourquoi le mot demeure, et c'est pourquoi la ville de Saint-Tropez peut, à partir de *torpille*, recouvrir une tenue et une réalité différentes.

Reconsidérant Saint-Tropez par le biais d'un objet si singulier (et qui lui est naturellement si peu associé), le regard change, le golfe devient champ et instrument de défense, fortifié, résistant. On ne s'y promène plus comme avant. On observe, on circonscrit, on décortique. A la liste Antibes-Juan-les-Pins-Saint-Raphaël-Cannes-Saint-Tropez se substitue Brest-Saint-Nazaire-Toulon-Saint-Tropez.

Des attributs lui appartenant en propre (torpilles, châtaignes, roseaux) n'ont pas suffi à Saint-Tropez. Certes, il n'y a pas identification stricte entre un objet et une ville : c'est le temps qui produit cet effet – l'inventeur du calisson n'avait, au commencement, que le plaisir de sa recette doublé de celui de la confection. « Aix-en-Provence » n'était pas présent dans « nappage de sucre glace royal ».

Suite à un événement quelconque (la satisfaction affichée de la reine qui ne sourit jamais, Jeanne, en 1474) et à l'ajout de quelques années, les habitants mangeurs décident que le calisson fournit un excellent point d'appui qui évoque la ville sans la figurer, une construction (alimentaire : intellectuelle, plastique) plus solide qu'un clocher ou un chêne multiséculaire : même avalée, elle ne disparaît pas.

Les Tropéziens installent un objet singulier et assez précis qui n'est ni spontanément ni naturellement tropézien mais exige un travail de réappropriation, dans l'espoir qu'il cristallisera en lui la ville : une porte de Zanzibar.

Ou bien, quelques Génois, de rage, déçus de n'avoir rien remarqué dans cette île après tant de kilomètres marins parcourus et résolus à ne pas exhiber au retour un seul clou de girofle – tous à terre savent que c'est la principale production de l'endroit –, arrachent en passant une porte, l'embarquent pour du petit bois, puis la conservent, et la posent en un lieu important : face à celle de l'hôtel de ville.

Ou alors, *Zanzibar* étant mis pour *pays lointain*, à plus d'une journée de cheval, là où est la montagne, etc., un Grenoblois à cours de bois fait de sa porte d'entrée le sol de sa charrette, déménage ses meubles et descend vers le sud. Arrivé par hasard là où Torpes débarque, on lui dit :

– Ta maison est où est une porte sans murs

il démonte la sienne et se met à bâtir.

Si Zanzibar pas plus que Saint-TropeZ n'ont l'air de recouvrir une vie avérée ou un pays réel (« C'est un village qui n'existe pas »), il est nécessaire d'accumuler les preuves de leur découverte, de leur position, du travail des hommes : une porte, une torpille.

Détail de porte à Port-Grimaud

Il ne serait finalement pas
surprenant que les 21 familles
gênoises qui fondèrent St Tropez
soient finalement (et primitive
ment donc) parties de Portofino
où nous a attirés Par delà les
nuages.

Des statues de Cristoforo Colombo
sur toute la côte ligure, un rêve...
Et à Rapallo, discrète présence
d'Ezra £ (entre autres...)
Allez

Saint-Tropez a commencé par lutter de toutes ses forces et avec méthode contre la *vulgarité* :
un pot-pourri de séquences où abondent strip-tease, scènes érotiques. Le réalisateur s'attarde dans les milieux de drogués, les fumeries d'opium. Les lesbiennes sont à leur tour complaisamment filmées.

D'abord, en produisant, à l'instar de n'importe quel autre village provençal, une série de spécialités non marquées (aussi solides et mates que la pierre, la châtaigne, le câble électrique)
puis, en élevant un vin sérieux, n'appelant ni la raillerie ni le doute
enfin, en attirant à lui et en retenant les représentants d'une tendance claire de la peinture du dix-neuvième siècle : le Pointillisme, ou Divisionnisme.

Les divisionnistes ou pointillistes rigoureux peignent scientifiquement

– à l'opposé de « vulgairement », dans la mesure où, par exemple, le nom vulgaire de la marguerite n'est pas son nom scientifique et où, de surcroît, le nom marguerite est connu de tous (de tout un chacun), alors que son nom savant n'est connu que de quelques-uns.

La rigueur des pointillistes ne consiste pas tant à peindre par petits points ou à diviser un sujet en points le plus petits possible, mais à utiliser de préférence de petits points de couleurs pures, assez claires, qui, en se reculant, donnent dans l'œil l'impression d'une surface presque plane de couleur des fois foncée.

Le tableau dépend du degré de recul du spectateur :

debout
devant la toile à 10 centimètres, il voit un nuage de pois plus ou moins mobiles ; à 15 centimètres, il voit cette nuée de points formant un petit

ped ; à 30 centimètres, la jambe granulée d'une danseuse ; appuyé contre le mur du fond, il voit quelques trous de couleur à dominante jaune-brun encadrés près d'une fenêtre.

Munis d'un matériel portable conçu par les marchands, les peintres installés à Saint-Tropez parcourent le golfe et l'émettent.

Par suite, ils font ce don à la ville d'un travail et d'une vision à distance, pensés, et non jetés. Le divisionniste ne reçoit pas le soleil sans l'avoir préalablement coupé
il ne peint pas la mer sans l'avoir décomposée.

Un effort mental doit faire partie de la réception de Saint-Tropez. Je ne dois pas entrer dans la mer ici sans penser que j'entre dans la mer.

Quand Manguin peint le *14 juillet à Saint-Tropez, côté gauche*, on voit que sa tâche consiste à privilégier ce qui ne permet pas de *le* reconnaître – par exemple, des drapeaux blanc, bleu, rouge : partout ailleurs en France qu'à Saint-Tropez le 14-7, IL Y A des drapeaux blanc, bleu, rouge ;
ou pour :

Saint-Tropez, le coucher du soleil,

la mer et le ciel étales monoblocs – partout ailleurs qu’à Saint-Tropez dans le monde, la mer et le ciel ont la capacité de se fondre et se confondre en touches rouges. Ce sont en fait les touches rouges auxquelles Manguin s’intéresse, les rectangles rouges des drapeaux du 14 juillet plutôt que les drapeaux fabriqués à Saint-Tropez.

Aussi on peut se demander si les peintres, au lieu de se saisir de Saint-Tropez, n’ont pas contribué à le touiller (piler, broyer) dans un coucher de soleil et un 14 juillet mondiaux.

Devant son coucher de soleil, la femme de Manguin est accroupie mystérieusement à une planche. L’activité de la femme de Manguin n’est pas sûre.

Une touche et le rouge sont identifiables comme touche et rouge dans n’importe quel œil : chinois, cheyenne, canadien, croit-on. En revanche, peu reconnaissent l’allure du port de Saint-Tropez.

Il est à craindre que ni la touche ni la Ponche, dans ce contexte, ne disent quoi que ce soit à quelqu’un. De même, la femme attelée à sa planche énigmatique.

Tous réunis en tant que toiles dans la même salle d’un musée ou dans le même musée, les peintres sont reconnus par Saint-Tropez qu’ils se sont acharnés à ne pas reconnaître (je ne peins pas ce que je peins) ;

c’est un bon sujet parce que ça n’en est pas un ;

Certains fauves s'installent à Saint-Tropez.

On pourrait supposer que les couleurs naturelles de l'été (jaune, rouge, vert) correspondent plus qu'ailleurs aux couleurs utilisées par les fauves dans leurs tableaux.

Déjà, l'hiver à Saint-Tropez ne change pas systématiquement le rouge en marron, le jaune en gris, le vert en bleu : ils restent tranchants. Ce n'est pas que le paysage soit, dans l'œil, préalablement fauve, mais la transposition demande moins d'efforts.

Certains peintres fauves descendent à Saint-Tropez, chez Paul Signac, tous les étés : Vlaminck, Derain, Braque, Seurat, Cross, Bonnard, Dufy, Rouault, Van Dongen.

L'été, le soleil est plus fort, le rouge est plus rouge, pense-t-on. Les personnes aussi sont affectées par les couleurs fauves.

Un gris l'été au soleil n'est pas un gris l'hiver dans la brume ; mieux vaut un gris l'hiver en plein soleil qu'un gris l'été sous l'averse, disent des fauves.

Tout cela est rien moins qu'assuré, puisqu'un grand nombre de fauves ont travaillé à Chatou et que Derain et Vlaminck se sont rencontrés à Bezons. Il se sont rencontrés pendant un accident de chemin de fer, qui n'était pas vraiment un accident mais une panne.

Derain (ou Vlaminck) a-t-il peint les champs de Chatou moins jaunes que les vignobles de Saint-Tropez ?

Manguin (ou Camoin) a-t-il peint le chemin de fer à Bezons bleu moins vif que la pinède à Cavalaire ?

Une mine peut paraître vert pistache. Le rouge est un rouge aussi rouge à Antibes qu'à Domont. D'où vient que dans l'esprit un vert serait moins dense à Domont qu'à Nice ?

Si l'on dit Nice et vert, on ne pensera pas forcément davantage à un vert de vitrail (par où la lumière passe) qu'en disant vert et Domont.

Cependant, si, associés à ce vert, viennent : mer-Côte-d'Azur-Antibes-Juan-les-Pins, il est vraisemblable que ces wagons rayonneront plus qu'en les reliant à banlieue-bâtiment-Domont. La couleur et son application ne sont pas si facilement *détachables*.

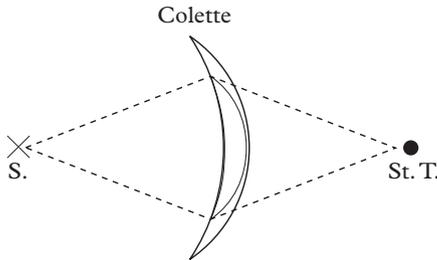
Une fois les pointillistes et divisionnistes perdus, il n'y eut pas de minimalistes ni de pop-artistes, bien que le site s'y prêtât.

Ce n'est pas forcément en demeurant debout trois heures de suite à l'endroit le plus caractéristique de la ville ou au contraire dans une rue quelconque que je saisirai au mieux Saint-Tropez ;
mais peut-être en achetant des prunes au soleil sur une aire de stationnement.

Le point de vue sur Saint-Tropez reste le mien, pense-t-on.

Il faudrait que je puisse adopter un autre point de vue que le mien, car il m'est très difficile de considérer mon propre point de vue sur Saint-Tropez en tant que tel, et encore moins mon propre point de vue en tant que tel.

Par exemple, il ne serait pas inintéressant de considérer le point de vue de Colette sur Saint-Tropez, c'est-à-dire de poser, entre Saint-Tropez et moi-même, Colette ;

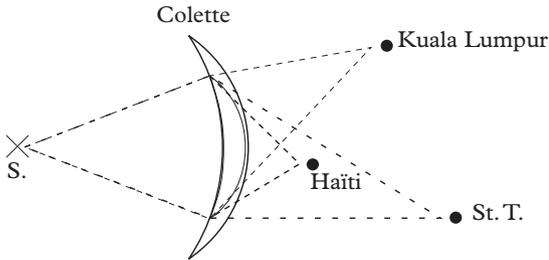


non de mimer la pensée de Colette à Saint-Tropez (car il s'agit peut-être davantage d'une pensée *à* que d'une pensée *sur*) : bain le matin, odorat – mais de ne regarder Saint-Tropez (mon port) que par la focale Colette.

Colette parle beaucoup des bains de mer et des odeurs. C'est-à-dire qu'il y va de constantes (elle prend un bain tous les matins, elle est, depuis son enfance, particulière-

ment sensible aux odeurs et donc se sent environnée d'odeurs, qu'elle détaille mais qui ne constituent pas une surprise) et non d'aspérités, à l'exception d'un bref épisode qui ouvre son séjour dans le midi : quand elle marche sur un oursin et qu'elle appelle le docteur pour retirer les piquants.

Cet événement des piquants n'est pas représentatif, pour Colette, de sa pensée à Saint-Tropez. Elle n'en parle en effet pas de face – ce qu'aurait pu impliquer la bataille à l'oursin : *le Var t'attaque* –, mais le noie dans l'ensemble des bains et parfums qui l'environnent quel que soit le lieu occupé – un appartement à Paris comporte un lavabo, une chambre à Singapour des fleurs. Le point de vue de Colette qui loge entre Saint-Tropez et moi peut se transporter ailleurs dans



le monde : il ne se dépareillerait pas à Kuala Lumpur. Ce bourrelet mental offre protection en n'importe quel emplacement géographique : rien ne menace tant qu'on a la capacité de mettre un doigt dans l'eau ou d'aimer les arômes. Certains mots de la pensée de Colette à Saint-Tropez sont des matelas opaques et confortables. En revanche, sur une planète sans liquide et sans odeur, un tel point de vue ne serait d'aucune utilité. Mais nous, qui venons à Saint-Tropez sans emploi du

temps, il nous reste tout le cours du jour et une partie de celui de la nuit pour, ayant songé par Colette à l'épanouissement du parfum des fleurs après sept heures du soir et à la fraîcheur de l'eau de la mer, marquer une pause en pensant sentir.

Qui s'installe à Saint-Tropez connaissant Colette court le risque de s'immobiliser dans une impasse perceptive et de ne plus en sortir – goûtant, éperdument, sans pouvoir y mettre un terme, à toute heure du jour et de la nuit, le développement olfactif de n'importe quel objet, réveillé par l'odeur d'une lampe, gêné par celle des mouches, sans cesse sollicité insomniaque, rendu fou comme un chien qui flaire trop de traces.

Prenant des bains à répétition, la peau n'est pas striée qu'au bout des doigts, elle devient molle et blanchâtre : le Saint-Tropez vu par Colette peut être dangereux ; on y souffre de fatigue et de dermatoses.

De fait, dès lors qu'il n'y a plus d'activité lourde visible à Saint-Tropez depuis 1954 (la proportion des gens en vacances brouille l'émergence des autres) et qu'il faut faire beaucoup d'efforts personnels et sportifs, dans une infrastructure, pour donner aux loisirs l'apparence de l'hyper-activité, c'est la fatigue qui domine.

Non la fatigue à déduire facile des allongés : Troupéziens pendant la sieste ; touristes sur la plage.

Mais une fatigue proportionnelle.

Tout le monde remarque que la foule fatigue – pour des raisons essentiellement d'interception :

– s'il y a deux objets dans mon champ de vision, cela me fatigue plus que s'il n'y en a qu'un, et trois plus que deux, non que je songe à les compter – cependant « spontanément » je les compte (c'est une dépense intellectuelle) ; je sais d'un coup d'œil qu'il y en a deux ou trois ;

– un objet mobile me demande plus de concentration qu'un objet statique, car il faut que je le suive des yeux, actionnant les nerfs et muscles qui entourent le globe oculaire et dans lesquels il s'assoit – une nature morte bicolore est moins fatigante qu'une machine de Tinguely qui lance des ballons ;

la foule présente un nombre considérable d'objets en mouvement :

chaque personne s'interpose entre moi et ce qu'il y a derrière (mon but est ce qu'il y a derrière, puisque marchant, j'avance) ;

– ces. en mouvement (un corps qui se meut, doublé de mouvements particuliers : gestes des bras, déhanchements, activité séparée de la tête – penchée, tournée, etc.) s'aug-

mentent proportionnellement d'un volume sonore. Or, il y va de l'oreille comme de l'œil : le bruit d'un camion couvre quelque chose ; de même, le bruit d'une personne ajouté à celui d'une autre personne (conversation, pas, frottement des vêtements sur la peau, sons organiques divers) et ainsi de suite jusqu'à 100 ou 250 personnes debout ensemble dans la même rue ;

– pareillement pour les odeurs, les touchers volontaires ou non ;

Saint-Tropez étant, par exemple chez Sénéquier le fabricant de nougats, un champ de vision, d'audition, d'olfaction et tactile plein, fatigue.

Bien plus, cette fatigue est dépassante : « La présence en nombre de l'être humain fatigue les plantes », dit Colette. Les chats se protègent de la foule en allant sous les voitures. Cette fatigue s'étend donc aux plantes de Saint-Tropez, fraîches le matin, harassées le soir pas seulement pour des raisons climatiques. Si parler a sur elles une influence, parler beaucoup et parler fort aussi.

– Une phrase courte, sans verbe conjugué, qui excède rarement 10 mots ou 38 signes par exemple :

Antibes, la joie de vivre toute l'année.

commence par le nom de la ville, suivi d'une virgule : FRÉJUS, VILLE D'ART ET D'HISTOIRE, ou : Fréjus, Noël et traditions, car la phrase peut changer en fonction du mois ou de la saison : Noël et traditions en février, art et histoire en septembre.

– Un dessin l'accompagne, situé le plus souvent à gauche de l'apposition qui qualifie la ville : une double tête pour FRÉJUS, VILLE D'ART ET D'HISTOIRE, une moitié de cruche juxtaposée à une moitié de soleil pour :

Vallauris, vous êtes dans le vrai

ce dessin peut occuper tout le rectangle (moutons sur socles, clocher, bergers et trois ifs pour Fréjus, Noël et traditions).

– Je téléphone à l'office de tourisme de Saint-Tropez, afin qu'il envoie à



– reçois une large enveloppe contenant un plan (de Saint-Tropez) en accordéon, un guide des manifestations pour 1999, ainsi qu'un résumé en 6 pages : **Saint-Tropez : à la découverte du mythe...**, comportant 16 photos : page 1, le clocher et la mer traversée de bateaux ; page 2, le clocher dissimulant en partie un gros bateau, lui-même (le clocher) dissimulé à sa base par un arbre vert ; page 3, la statue, sans doute de Suffren (sa jambe droite s'appuie légèrement sur une bitte d'amarrage, il tient des documents contre son tronc), un voilier toutes voiles dehors penché sur la mer bleue, un fort dont les murailles ne sont pas droites mais qui n'est pas en ruine ; page 4 : le vieux port et ses maisons ocre et jaunes dans une lumière jaune, une place avec un banc entre chaque platane trapu, une place, peut-être la même, où l'on voit essentiellement des toiles de peintres au petit format figuratives, parfois sur un chevalet, une anse de mer bleue et sur la plage, trois rangées de parasols blancs et des transats rayés rouge/blanc, le port, avec à gauche des yachts les uns à côté des autres et à droite des personnes marchant ou assises serrées ; page 5, trois cavaliers jouant au polo sur une pelouse verte, un peintre sous un parasol rayé vert/blanc, une salle de musée contenant des toiles de petit format, figuratives, baignant dans une lumière jaune, un coucher de soleil rouge et rectangulaire sur la ville et

sur la mer, un grand camion Iveco transportant un bolide Lamborghini; page 6, le vieux port + une mouette largement déployée au-dessus du clocher vu en pages 1 et 2, et un texte en versions française, anglaise, allemande, italienne :

entre ciel et mer qui se fondent et se confondent

between sea and sky melting and blending into each other

zwischen himmel und meer die am horizont ineinanderfließen

tra cielo e mare che si fondono e si confondono

– le dessin représente un cube sur lequel est inscrit comme suit :

CUB
isme

à droite : Musée de l'ANNONCIADE
17 juillet 1999 – 17 octobre 1999

et pas de phrase.

On a décidé que le port est un parking et non une zone piétonnière.

Plus il y a de voitures, moins il y a de piétons.

Non selon l'enchaînement suivant :

Les voitures véhiculent des hommes,

Plus il y a de voitures, plus il y a d'hommes,

mais selon :

Une voiture prend plus de place qu'un homme debout ou allongé

(deux ou trois hommes couchés logent sous une voiture),

Plus il y aura de voitures demeurant sur place (à la même place),

D'autant plus réduite sera la possibilité pour des hommes de se mettre au même endroit

Ils devront, au mieux, stationner autour des voitures, devant le capot, près des portières et des ailes, derrière le coffre (c'est-à-dire précisément sur les bandes blanches délimitant les emplacements si les voitures sont bien garées). Or, pour quelle raison (un salon de l'automobile?), à la suite de quelle coïncidence (un salon de l'automobile?), de quel désir (un accès d'anxiété : je ne quitte pas ma voiture, ma voiture ne me quitte pas) viendrait-on en masse s'agglutiner ou circuler autour des véhicules?

Si la zone piétonnière est *non grata*, c'est qu'elle risquerait d'amener des personnes sans véhicule automobile (à pied, nous ne sommes pas contraints d'en justifier la possession), c'est-à-dire un pourcentage de personnes stationnantes, en réserve, regardant vers la droite (magasin) ou vers la gauche (magasin).

La zone piétonnière, ayant été refusée à Saint-Tropez, se révèle, partout ailleurs qu'à Saint-Tropez (et alors qu'on la croyait vitrine convoitée), une zone piétre.

Encore une fois : les Tropicéziens constants sont au nombre de 6 000 en 1981.

Quoique les hommes soient partout répartis inégalement – et plus sur les côtes que dans l'arrière-pays, qu'ils regardent ou non la mer, un peuple de pêcheurs, mais aussi un peuple de cultivateurs ou de tertiaires, plutôt en bordure de l'eau que dans l'intérieur –, à 6 000 ici, ils laissent entre eux suffisamment de probabilité de vide pour ne pas s'affaisser découragés lorsqu'ils se croisent : un peu plus loin, sous un porche, dans l'arrière-salle d'un café, il n'y aura personne.

Cependant, les Tropicéziens sédentaires et non sédentaires montent à 35 000 en saison – au plus fort du plus fort de la saison. On ne peut plus espérer ni porche ni arrière-salle sans personne. Le plus sûr moyen de ne pas rencontrer le regard d'un analogue serait de fixer des taches sur un trottoir. Or, comme un adolescent éduquant son dos, les Tropicéziens constants ou provisoires marchent droit.

Il faudrait compenser (ou corriger) la bouffée 35 000, construire des piscines larges, évaser la vue sur la mer. A 6 000, le matériel est de rigueur ; au-delà de 30 000, il est mégalopolitain.

Les administrateurs ont décidé de fixer arbitrairement le montant des Tropicéziens à 20 000 – chiffre qu'ils n'atteignent jamais, puisqu'ils sont toujours très en dessous ou très au-dessus, mais l'inamovibilité des piscines, des terrains de sport, des boulevards, rendent cette fixation nécessaire – des recherches en vue d'un équipement gonflable ou pliable devraient être entreprises dans n'importe quelle station de ce type, au lieu de quoi on continue à bâtir en dur et à casser les chaussées pour les espacer de quelques centimètres. Même l'architecture en légo des lotissements prend l'air duratif de Notre-Dame-de-Paris, alors qu'il vaudrait mieux rendre NDDP portable.

La mode à Saint-Tropez a consisté à déplacer le centre de l'attention en le faisant descendre (ce centre de l'attention est à hauteur de l'œil : haut d'une haie, tiers supérieur des portes, toit des voitures).

Le nombril est devenu l'œil de Saint-Tropez, un nombril anatomique ou botanique – nombril : bot. petite cavité sur un fruit, à l'opposé de la queue (on dit aussi œil) – plus qu'érotique (ce qu'il fut peut-être en premier, lorsqu'en roulant les chemises et baissant les ceintures, on le vit entre).

Un nombril seul ou quelques rares nombrils, apparus entre deux tissus, amènent à cadrer une partie du corps incluant le bas-ventre (car le regard n'est pas serré, mais saisit, diffus, ce qui est autour). Une multitude de nombrils vus abaisse la charge sensuelle, on les balaye, s'y attarde comme sur une pièce de série, ou de collection dans le meilleur des cas. Le nombril n'évoque alors ni l'origine de l'homme, ni l'origine du monde, ni un repli ou une exhibition narcissiques, mais présente à tous ce qu'il est – tel qu'il apparaît : une petite cavité ou une légère saillie, sans poils, contrairement au nombril des pommes et des poires.

Les millions de nombrils dénudés vus à Saint-Tropez depuis 1946 n'ont pas formé une croûte – ou dépôt – vulgaire. En repassant, ils ont poncé le regard, qui les voit pour eux-mêmes ou préfère mémoriser plus bas la marque d'un pantalon ou plus haut la qualité du coton.

Tout ce qu'on pourrait désirer ou dont on aurait l'idée en croisant ces trous serait d'y mettre le doigt, sachant cependant qu'il n'y disparaîtra pas mais sentira au plus une surface courbe de peau aussi souple et compacte qu'en n'importe quelle autre partie du corps – cette envie fond dès qu'on se touche avec insistance au bras ou quand on tient la main d'un ami.

Cette descente du centre de l'attention meuble la distance qui nous sépare des autres tout en la révélant : ce nombril n'est pas le mien, il est construit anatomiquement comme ceci, la peau prend ici cette forme, ailleurs une autre, c'est du passé et tout autant du présent, on ne le voit pas vieillir, jusqu'à quel point son apparence dépend-elle de l'activité interne des organes, etc.

1946 : le port est reconstruit à l'identique

A compter d'une certaine date il y eut à Saint-Tropez un effort de reconduction.

On ne voulut plus que les choses soient elles-mêmes, avec une légère différence, mais qu'elles soient elles-mêmes.

Parce que Saint-Tropez était égal à lui-même, on l'apprécia, et on l'apprécia d'autant plus qu'année après année on retrouvait chaque fois Saint-Tropez dans Saint-Tropez.

Ce n'est pas seulement en général – la mer continue à occuper la même position, les collines n'ont pas été déplacées – mais en détail qu'on aimait cette fidélité.

A partir du moment où, après avoir vécu une bonne soirée, on sut ce qu'était une bonne soirée, on n'eut de cesse de reconduire cette expérience de manière à ce que toutes les soirées soient bonnes; il devint important que les nuits soient un peu tout le temps pareilles, le *un peu* se tenant dans le nombre de filles, dans la qualité du champagne ou dans la température extérieure.

D'ailleurs, puisqu'on sait ce qu'il faut à une nuit de fête pour qu'elle soit belle, pourquoi vouloir en changer ne serait-ce qu'un élément? pourquoi remplacer le champagne par du gewurtztraminer ou pourquoi ajouter un chien? Il est au contraire essentiel que, comme le port bombardé en 1944, les nuits soient reconduites à l'identique. On sait trop ce que deviennent des nuits qui ne sont pas bonnes. Les nuits qui ne sont pas dédiées à la fête, au champagne et à la musique ouvrent la voie à toute une catégorie de nuits – insomnie, arrêt cardiaque, incarcération, agonie à l'aube – terribles. Les femmes, jeunes, et les hommes qui dansent ne veulent plus étouffer, ils veulent pouvoir dormir et ne pas mourir au matin.

Les jeunes gens de Saint-Tropez sont idiots ou cyniques dans les années cinquante.

L'été en journée, dit-on, ils sont idiots. La nuit, un peu plus cyniques – c'est ainsi qu'on les représente.

Cependant, personne ne s'en contente et tous les habitants de moins de trente-cinq ans travaillent les mots *idiot* et *cynique* afin d'y révéler au plus vite un particularisme, l'allure d'un chef de bande – ex. ce ne sont pas des idiots, mais des *idiotistes*.

De temps en temps, la singularité consiste à parler avec un volume de voix augmenté – mais cela n'est pas assez : les gens du Sud parlent plus fort que ceux du Nord, pense-t-on, parce qu'ils vivent dehors et que la distance entre eux est plus grande; la vraie singularité consiste à parler fort à quelqu'un qui est à côté de vous. En cela, ils sont idiotistes – ils vont à la plage, ils ne se baignent pas en avançant vers un plateau-repas, ils minaudent un boa autour du cou, ils pratiquent cyniquement la natation.

Le cynisme est la distance exacte qui permet de se livrer à ces activités sans s'y sentir disparaître. S'il était posé sur tout, on verrait le jaune poussin ridicule du clocher, les barcasses qui s'imitent, la rime balourde fondent/confondent, les chevalets et les bolides Elf/leader archaïques.

En allant à Saint-Tropez seulement manger une glace, on ne remarque rien.

La plupart de ceux qui passent à Saint-Tropez seulement manger une glace ou prendre un verre ne remarquent rien.

Le fait que le même acte ait été effectué *tel quel* bien des fois – j’approche d’un bar-glacier, je vois et choisis une table en terrasse et sa chaise, j’en note la couleur, je m’assois, je pousse mon sac de plage sous la chaise, je vois et appelle un garçon de café, je passe commande, il la répète plus vite, je jette un œil ou observe mes voisins, le port, un oiseau, le garçon revient portant son plateau sur trois doigts, je consomme ma commande, je la règle, je me détache de ma chaise et me lève – tend à rabattre la dernière occurrence de la série sur les précédentes, à en gommer les variantes pour ne laisser subsister que les points communs.

Comme je ne peux être présente à et *en* un lieu qu’en le conjuguant à un autre déjà vu, j’intègre illico Saint-Tropez au grand ensemble des stations balnéaires particulièrement fréquentées en saison : terrasses, bars-glaciers, parfum des pins-gasoil, iode et chaleur, ballons de plage et bateaux en plastique, maillots de bain accrochés aux portants par dizaines, vendeurs de bijoux en cuir, etc.

Leur manufacture, l’universalisation des manières de vendre et de présenter pendus en bouquets des objets en station balnéaire font écran : Saint-Tropez me rappelle me rappelle Les Lecques Bandol, Argelès-sur-Mer me rappelle Lacanau, Saint-Cyprien Biarritz ou Bandol Biarritz.

Dans les *Souvenir de*, il n’y a que le nom propre qui change, crois-je.

Qui peut dire : *la mer à Saint-Tropez*, quand le premier contact du corps de l’air passant à l’eau semble généralement le même, quand le sable tourné par la vague emporte

en l'abrasant le pied de la même manière, quand la première bouée au large, jaune, puis bosselée, puis rouillée puis couverte de fientes a déjà été aperçue, vue, approchée, touchée cent fois ?

Et qui peut dire : *les jeunes filles à Saint-Tropez*, quand depuis cinquante ans elles prennent les mêmes poses devant des photographes sillonnants (tête penchée, à plat ventre une jambe levée pied tendu, ou jambes en chien de fusil et dos droit se découpant sur l'horizon) ?

- golfe vu d'avion+bateaux
- moto passant devant Saint-Tropez au fond
- femme s'embrassant avec homme
- la plage tables et parasols
- le port fille de dos+bateau passant
- voilier+bateau se croisant
- tables parasols travelling homme portant bouteilles
- arrivée fille nageant vers plateau-repas
- 2 scooters des mers
- homme femme sur la plage
- fille de dos seins nus devant cascade
- 2 voitures dont une de collection se suivant
- homme passant de la crème à bronzer
- fille brune minaudant avec boa
- couple sur le port devant mer
- pêcheur jeune avec panier
- 2 hommes en blanc débarquant
- fille à cheval dans pinède
- couple dont blonde s'embrassant
- belle rousse de face
- 1 scooter des mers piloté
- arrivée voiture de luxe

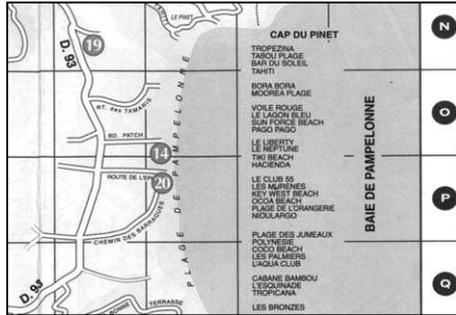
On peut s'agacer à l'idée que Saint-Tropez en moi égale pêcheur jeune avec panier ou fille à cheval dans pinède

même si l'on n'a, dans sa famille, aucun pêcheur, et si l'on n'a aucune attache sentimentale avec quelque pêcheur que ce soit, même si l'on n'est jamais monté à cheval sans tomber et même si l'on est allergique à l'essence de pin, même si, à cinquante ans, on ne peut croiser une jeune fille ou un jeune pêcheur sans amertume, on ne peut que saisir le caractère bienfaisant (salutaire) des images du pêcheur et de la fille.

Ici figure pour
annoncer les pages
suivantes l'image
des jambes de
Vadim avançant sur
une plage aux côtés
de celles de Fonda

Picabia, Errol Flynn, Anaïs Nin : voici l'une des listes possibles de personnalités ayant vécu à Saint-Tropez – Joseph Kessel, Sacha Distel, Didier Pironi.

Entre les trois premiers, deux forts pôles : l'américain, l'automobile. Picabia, ayant séjourné aux Etats-Unis, aime conduire des voitures de sport; Errol Flynn de même; Anaïs Nin. Ou : tous le sourire triomphant.



C'est l'Amérique et l'imprimé qui les font connaître dans le monde : la revue *391*, d'abord américaine et titrée *291*, pour le premier, les photographies en noir et blanc des magazines de cinéma pour le second, la publication de son épais *Journal* pour la troisième.

La précision graphique et analogique les unit : l'hélice à trois pales intitulée *Ane* (et qui n'est pas sans évoquer la molécule d'eau, elle-même proche de l'ombre de la tête de M. Mouse) pour le premier, la moustache infiniment taillée, semblable à un fil à coudre DMC, pour le second, et la troisième.

(Car)

que le soleil soit à la même époque tombé sur ces têtes ne suffit pas. Eux trois répétaient plus souvent qu'aujourd'hui *Vermouth*. Eux trois connaissaient la forme bosselée et la couleur irrégulière des boscops – bien plus monotones en 1999. Eux trois roulaient une manche, ou soulevaient délicatement le haut d'un bas pour y planter la même marque de seringue; eux trois riaient aux premières projections d'un film dont la bobine s'est perdue; eux trois pensaient de l'élastique qu'il est une invention récente (alors qu'il date

de 1839); eux trois plus que nous émus par la chute fatale d'un passager par-dessus le bastingage d'un paquebot; eux trois penchés, tendus, sur le pavillon d'un gramophone; eux trois passablement éberlués en y repensant; eux trois dévorant chaque printemps les radis par bottes; eux trois décidant de s'installer définitivement sur la Côte d'Azur; eux trois déjà changeant d'avis.

Déjà Mme de Cambremer préfère aux plantes du Midi et à Monte-Carlo les bords de mer *tristes* et *sincères* de la Normandie.

Monte-Carlo, la Côte d'Azur, n'ont plus, n'eurent jamais, cette qualité mélancolique et de vérité des bords de mer normands.

Non que les bords de mer normands aient gagné en tristesse et en vérité par comparaison avec les pays du Sud mais par comparaison avec ce qui n'est pas une côte : Paris.

A la vie factice de Paris (ses représentations théâtrales fausses, ses films de cinéma trompeurs, ses femmes maquillées) s'oppose, bien que les femmes continuent à s'y maquiller, la villégiature mais la normande, moins théâtrale et moins cinématographique que la carlotine.

Alors qu'à Deauville, nulle dune, nulle végétation rase ne furent ajoutées pour la rendre plus triste et plus vraie, on importa sur la Côte d'Azur nombre de palmiers et cactus pour la faire de force descendre en latitude.

Cinquante ans avant et devant de futures objections, Madame de Cambremer répond à C.François :

– Non, votre manière de jouer de la batterie n'est pas plus sincère qu'une autre ; certes, vous recherchez l'expression de la joie, mais votre frappe n'est pas plus vraie que celle de Paderewski jouant Chopin.

Le jeu de Claude au Papagayo de Saint-Tropez fut-il pour autant factice ? Exubérant et proche de la danse – ce qu'apprécia B.Bardot – mais non superficiel – aussi bien la baguette ne peut-elle que heurter la peau dont elle produit un son, sincérité minimale de la batterie –, si le jeu de C.François opère en périphérie (cercles des bras, mimiques), il adhère pourtant par intermittences à l'instrument et cette adhérence transmet au musicien sa sincérité par phases.

La côte normande transmet-elle tant de tristesse à Mme de Cambremer maquillée sentant que jamais Saint-Tropez ou Monte-Carlo n'en donneraient autant ?

A tort : C.François, enfermé sur ses peaux de longues nuits, dépérit. B.Bardot, entrée en dépression, y demeure.

Buffet, Vadim : le temps d'écrire ce texte (livre), voire le temps d'écrire ce texte (page), voire même le temps d'écrire *Buffet, Vadim*, deux Tropéziens sont morts.

Buffet se tenait en retrait de Saint-Tropez, à une distance suffisante pour que son épouse ait l'impression, en quittant la maison, d'aller à Saint-Tropez. Vadim, lui, était Saint-Tropez.

– Vadim, c'est Saint-Tropez, dit F.Sagan encore vivante.

Vadim est Saint-Trop' dans l'œil de F.Sagan et de nul autre. Dans l'œil de Vadim, par exemple, B.Bardot est Saint-Tropez, et dans l'œil de B.Bardot peut-être est-ce Bardot même qui l'est.

Alors que tant de Tropéziens définitifs ou provisoires se retrouvent, se ressourcent, se découvrent en habitant Saint-Tropez en saison, Vadim, lui, s'y promène en lui-même, passe sur les pierres des maisons sa main comme le long de sa nuque, caresse un chat comme on saisit son ventre et boit aux fontaines comme on salive.

F.Sagan à Saint-Trop' ne voit pas Saint-Trop' mais Vadim. Elle a pourtant une vision d'elle dans ce lieu trente ans avant, vingt ans avant, dix ans – elle se rejoint dans ce lieu. Mais la vision de soi passée, dans un lieu, le ravive sans qu'on soit ravivé en retour. Un défunt marche dans une cité pimpante.

Excepté Vadim dans Saint-Trop' (selon Sagan)?

Elle voit un Vadim vivant dans une cité aussi morte que Bruges. Gai et un peu gris, comme à l'ordinaire, en costume des années cinquante, à son bras une jeune fille blonde toute belle faisant des entrechats dans la zone piétonnière.

– Key West est le Saint-Trop' du pauvre (pense Hemingway).
Mais Benidorm aussi.

Quelques éléments (soleil, palmier, jeune femme) ou un seul (soleil) suffisent pour se penser à Saint-Tropez, pauvre.

(Un seul palmier à Key West aurait suffi à faire de Key West un Saint-Trop' du pauvre)

Ce n'est pas en opérant par mimétisme, en multipliant les signes de reconnaissance (la place des Lices entièrement reconstituée, un concours de sosies) que vient Saint-Tropez.

Key West dans la tête d'Hemingway est Saint-Trop', pensez-on. Mais non.

L'important, c'est la pauvreté de Key West.

Le Saint-Trop' luxueux existe hors de la tête d'Hemingway vécu par d'autres (F.Picabia, E.Flynn, A.Nin). La pauvreté de Key West est le Saint-Trop' mental d'Hemingway.

La voiture de sport est à Saint-Trop' l'objet mental de luxe de Francis Picabia, qu'il conduit.

Palmiers déracinés, murs humides, têtes, créé l'auteur de *Pour qui sonne le glas*.

Picabia pense qu'en bord de mer, sur un fond rouge de ciel et dans l'ombre des palmiers, une voiture de sport convient ?

La pauvreté apparaît à Key West SI Key West est comparé à Saint-Trop'. Key West seul n'est pas pauvre : pour qu'il soit pauvre, Hemingway pense à Saint-Tropez. Une voiture de sport conduite par Francis Picabia à Key West en Floride est un objet de luxe révélant la modestie de la ville qu'elle traverse.

Dessinait les Bravades dans sa chambre de la Ponche des années trente, Orson Welles.

Il pense qu'un dessin (alors que la photographie et l'image mouvante le passionnent tant) ira contre son caractère : il se teste – de même qu'il aime tester ses hôtes de l'hôtel de la Ponche en leur demandant justement un plat qui n'est pas dans le menu testant ainsi simultanément la qualité de son français.

Difficultés de Mme Quoirez à répondre aux journalistes à propos de sa fille – M. Quoirez distribue des exemplaires de *Bonjour Tristesse* à ses collègues – Françoise dépense ses droits d’auteur – Michel Magne, le jeune compositeur d’avant-garde excentrique – Michel Magne et Françoise boivent un verre ensemble – Julia la gouvernante ne bronche pas – Souverbie peint une fresque au-dessus de la cheminée de la maison familiale – Mort tragique de Madeleine en plein Atlantique (elle passe par-dessus bord) – Françoise peint plutôt des toiles naïves, dont une donnée au patron de l’Esquinade – Jean Aponte ne revend pas ses clichés à la grande presse – Marcel Achard à Saint-Tropez à l’époque de *Patate* – Françoise boit du Whisky Sour et dépense sans compter – un jour de pluie, elle fait comme s’il faisait beau – un coup de foudre, la joie et les copains.

Lancer est le geste de Saint-Tropez.

Au moment où la fatigue ne nous prend pas, nous lançons (nous nous saisissons de ces rares moments où la fatigue ne nous prend pas pour lancer).

Le geste de jeter ne fait retomber le plus souvent l'objet qu'une cinquantaine de centimètres plus bas, la hauteur moyenne de la main au-dessus du sol ; il suffit d'impulser à cette base un faible degré d'énergie supplémentaire pour que cela devienne spectaculaire – un bébé son hochet, un écrivain son stylo.

A Saint-Tropez : un fêtard sa flûte.

Quand on lance, avant de retomber, l'objet monte : on peut le suivre des yeux, et suivre aussi ses restes lorsqu'il s'est cassé.

Mais nous ne regardons pas ce que nous lançons, nous l'ignorons, nous lançons puis détournons la tête.

Pour une raison oubliée, P.Botton jette, d'un hélicoptère, des langoustes dans la piscine d'Y.Mourousi. Ces langoustes sont autant de tomettes volant en hauteur, ce qui compte, c'est leur éruption rouge dans le ciel au-dessus du bassin – ou les figures des éclaboussures qu'elles projettent sur le bas-bord, pense P.Botton.

Un autre jour, il compte faire une partie de ping-pong chez E.Barclay, mais il est sans chaussettes de tennis. On lui en prête une paire. Il voit que tout joueur n'étant pas tennisman, et même tout homme n'étant pas joueur, peut à sa guise en porter, que ces objets se rencontrent presque partout ailleurs que sur un court de tennis, qu'on peut y glisser sa monnaie, les nouer en balle, s'en servir comme filtre à café ou bonnet lorsqu'elles sont bien détendues. Il en

achète cinq cents paires et les lance, d'hélicoptère, sur la maison d'E.Barclay. Elles brisent les tuiles du toit, pénètrent par les fenêtres, cassent des vases et des assiettes :

– Un carnage, dit C.Barclay.

Les costumes d'E.Barclay sont d'une couleur dont la nature offre de nombreux exemples (le lait, la neige).

Hormis E.Barclay, peu sont ceux qui portent intégralement dans leurs vêtements cette couleur.

C'est pourquoi Barclay n'a pu à la longue se résoudre à être seul habillé ainsi demandant amicalement à ses visiteurs : Collaro, Carlos, Cowl, Pousse, Jones, John, Polanski, Nicholson, de, le temps d'une fête, la porter aussi. Dans ce cadre, elle renaît à son sens d'origine : ni la pâleur du lys, ni la matité de la craie, mais le *brillant* de blank – langue franque.

Le champagne, vin blanc rendu mousseux, coule. On sert calmars, ailes de raie, tempuras, sauces blanches, crème Chantilly, sabayon. Les employés de maison ne sont pas vêtus de blanc, mais le fond de la piscine est en faïence. Et les fleurs. Quelquefois, une fille se met à danser seins nus devant une cascade lumineuse. Les dégâts de Botton sont nettoyés. Beaucoup de bruits ne sont pas couverts par la musique. La nuit rend plus éblouissant l'ensemble. Il n'y a guère qu'en service hospitalier qu'on peut connaître une telle chaleur et de telles images. Il est possible que Barclay ait choisi sa couleur par nostalgie, ou goût, des villes blanches (Casablanca, Lisbonne, Santa Barbara); au demeurant, l'idée qu'on a des couleurs de Saint-Tropez n'en est pas modifiée : le jaune, le rouge, le bleu ciel dominant.

A l'identique : cet Américain, multimilliardaire, possède, ici à Saint-Tropez, la même maison sublime qu'à Las Vegas – dont il détient la moitié.

Détenir deux fois la même (maison sublime) l'annule-t-il ? Ce que vous voyez ici, à Saint-Tropez, est en réalité la construction de Las Vegas. Inutile d'aller en Californie, de traverser la sierra, de vous rendre dans le Nevada afin de vérifier qu'en effet cette demeure magnifique est quasi identique, pour ainsi dire semblable à celle de Saint-Tropez : *c'est* celle de Saint-Tropez.

Quelle serait la nécessité de transporter pierre à pierre la maison de Las Vegas pour la rebâtir à Saint-Tropez ? Des pierres *différentes* construisent la *même* maison. Ici se résout l'écart atlantique – des kilomètres d'océan entrent en compte dans l'équivalence côte américaine/Côte d'Azur, Key West/Saint-Tropez.

Pleine de champagne : à la place de l'eau, dans sa piscine, il a versé des bouteilles de Piper-Heidsieck qu'on voit alignées, vides, autour du bassin. Derrière elles, des filles dansent et chantent mais n'ont pas envie de nager dans une eau jaune et pétillante si forte est l'habitude d'évoluer dans une eau bleue, plate. Bouteilles penchées, elles versent les dernières gouttes du liquide qui serpente du cou aux cuisses en formant une mare minuscule à l'endroit du nombril.

Ici figure
pour annon-
cer les pages
s u i v a n t e s
l'image de
B a r d o t

Dans la mesure où B.Bardot n'offre, depuis son retrait, qu'une probabilité de présence à Saint-Tropez – elle apparaîtrait parfois le matin au marché –, Saint-Tropez n'est, en retour, qu'une probabilité de présence à B.Bardot.

Il est vraisemblable même que cette probabilité de présence a dû diminuer d'année en année, et que la description (ou l'évocation) de Saint-Tropez par B.Bardot provient en réalité d'une reconstitution historique, du souvenir du Saint-Tropez des années soixante-dix ou quatre-vingt, un Saint-Tropez déjà amnésié, dévalué, dont les commerces n'exhibent plus sur cintres les vêtements naturalistes (boléro en peau de mouton, jupes longues fleuries, sandalettes) que B.Bardot continue aujourd'hui à porter, car il existe un âge de fixation (autour de trente ou quarante ans) où l'on ne change plus d'habits ni de coiffure, des dames nées dans les années trente portent la *choucroute* en 1980, B.Bardot relève ses longs cheveux, laissant retomber quelques boucles.

Peut-être que ce Saint-Tropez des années soixante-dix qu'elle réprouve dans les années quatre-vingt-dix lui permet d'oublier le Saint-Tropez des années cinquante ou soixante qu'elle a bien connu et qui n'était pas si différent de celui des années soixante-dix.

Cette ville semble constituer un lieu climatérique (critique) pour B.Bardot, parce qu'elle y a passé ses années personnelles de vie les plus climatériques : la quarante-neuvième, par exemple ($7 \times 7 = 49$; *climatérique* se dit d'une année de la vie humaine multiple de 7 ou de 9) – elle ne manque pas de souligner que son compagnon l'a quittée cette année-là et qu'elle vit seule désormais avec ses animaux –, la soixante-troisième ou *grande climatérique*, qui est terrible.

Aussi, pourquoi venir s'établir là où justement on ne pouvait qu'aller la chercher ? Il y a des lieux plus tranquilles au soleil au bord de la mer. L.Wittgenstein s'est bien retiré dans une cabane en Scandinavie. Elle aurait pu habiter l'Ardèche, ou la Lozère où la saison n'est pas mauvaise, un coin perdu d'une île Canarie.

Mais la B.Bardot en danger d'être photographiée fait partie de B.Bardot ; ce ne sont plus seulement ses célèbres mouvements spiralés, sa démarche par rebonds, qui la caractérisent et l'identifient, elle est contrainte, pour se reconnaître, de se voir courant le risque d'être prise en photo. Comme une fois pour toutes elle a adopté les vêtements *untel*, les prises photographiques constantes dont elle fut l'objet de 1952 à 1975 se sont fondues et confondues à elle enchaînée.

Saint-Tropez = l'Amour

voilà ce qu'a dû se dire B.Bardot non la première fois, non pas la deuxième, mais toutes les fois qu'elle se rendit sur la côte. Que cet amour se soit incarné l'une de ces fois en *Sacha pour les dames* ne l'a ni perturbée ni découragée – ni encouragée : les trois mois de rigueur passés, elle retournait spontanément à la situation initiale, les aventures précédentes devenant des noms.

C'est-à-dire que le singulier *Sacha pour les dames* a, chaque fois et cette fois-là, la capacité de regagner la généralité – pour se contracter une autre fois à nouveau en « Sacha ». Malgré les multiples particularités qu'on rencontre chez un Sacha (une façon de poser son pied, de s'éponger les bras après un bain de mer, de déguster la langouste), il acquiert, dans la mémoire, un tel poli, un tel degré d'abstraction (il se simplifie), que la chimère d'un prochain Sacha prend le dessus, et que cette pensée, dématérialisante, peut à l'envi se changer en projectile et s'établir dans un Sacha qui passe. L'ancien, trop présent, ferait obstacle au nouveau.

Que cette situation ordinaire ait peu à peu évolué en situation pour chats ne semble pas annuler ce qui précède, car les sentiments sont fort proches et l'endroit est le même. Bien sûr, il a fallu que l'idée Sacha se synthétise encore plus, devienne formelle sans perdre ses petits enthousiasmes, mais les glissements sont progressifs et sûrs d'une façon de poser son pied à la patte derrière l'oreille, d'une manière de s'essuyer les bras après un bain à celle de se lécher après manger, de celle de déguster une langouste à celle de croquer bruyamment des os en penchant la tête par à-coups.

Après 1954, l'amour à Saint-Tropez tel que le connaît B.Bardot passe dans une tranche limitée de types, tous pour les dames, mais sans la sophistication des messieurs qui déambulaient sur la côte au début de ce siècle.

Plutôt que de s'arrêter à un modèle de cette tranche portant les attributs tropéziens – bronzage, côté sport –, elle choisit un non-Tropézien qu'elle transporte.

Sauf à présenter un handicap frappant, ces modèles, qu'ils en aient acquis les propriétés à Saint-Tropez ou ailleurs, ont peu de singularités intégrées (leur appartenant en propre); seule une pratique hétéroplastique greffe, en quelque sorte, sur eux ce que R.Barthes nomme, dans la photographie, un *punctum*, c'est-à-dire un point de détail, parfois déplacé parfois curieux, qui donne à l'image une accroche sensible et fascinante : Bardot choisit celui qui a opté pour la céramique d'art – non un céramiste d'art (le *punctum* se confondrait avec l'homme en devenant professionnel) mais quelqu'un de la tranche, cuisant à ses heures de la céramique. Plus que le sport automobile, plus que la transaction immobilière, la céramique d'art est, à Saint-Tropez chez un homme de moins de trente ans, un *punctum* irréductible, non son comble, mais l'achoppement d'une perspective qui le rend pareil à nul autre. Il suffit que la proposition « et pratiquant la céramique » soit entendue.

Or, tout le *punctum* de B.Bardot (sa démarche de danseuse, ses mouvements bondissants, sa grâce spiralée) s'est en elle-même absorbé. Ce qu'elle a pris tant de temps et de soin à confondre a peu à peu disparu dans la netteté de la face Bardot, parce qu'on ne la voit plus dansant, mais on se remémore assez bien son visage, de par le monde.

Les Sacha qu'elle a su susciter sont encore vivants, même s'ils se raréfient. Bien qu'elle puisse à volonté s'imaginer, se regardant en photo, les hommes amoureux d'elle en regar-

dant sa photo, ils n'existent pas ici pour elle, en ce sens qu'à Saint-Tropez il n'y a personne et que tout autour, au loin, il y a *peut-être* quelqu'un (un nombre considérable d'hommes et femmes que les yeux noir et blanc de B.Bardot figent).

L'un d'eux est John Lennon. Dans les rues et dans les bars, il est en quête d'une B.Bardot. A l'époque, il n'existe pas pour elle, mais nous le connaissons : nous pouvons nous représenter John Lennon observant les photographies de B.Bardot telles que nous les avons vues et partant à la recherche d'une probable B.Bardot anglaise.

Trente ans après, John Lennon ayant connu une gloire presque plus universelle que celle de B.Bardot et mort, elle peut l'imaginer trente ans plus tôt, encore adolescent, exigeant de ses petites amies des prouesses pour lui ressembler, les sélectionnant à la mesure de leurs efforts.

Trente ans après, nous pouvons nous représenter ce Lennon mort, mais jeune, amoureux de la photographie d'un visage de tous connu par cœur, et nous pouvons le voir, absent, amoureux d'une B.Bardot sexagénaire.

En abordant le personnage de Jeanne d'Arc (Jeanne Darc, P.O.L, 1998), j'avais tenté, en une série de textes courts, de substituer aux multiples charges – historique, politique, religieuse, romanesque... – encadrant le mythe, un seul « vêtement » : celui d'une écriture plane, soucieuse du détail négligé (parce que négligeable ou perçu tel), cherchant en Jeanne le plus petit plutôt que le sublime.

J'aimerais aujourd'hui suivre un axe similaire en traitant non d'un personnage mais d'un lieu, tout aussi *occupé*, voire parasité, qui pourrait a priori sembler « gâché » – et violemment rétif au genre de recherche que j'entreprends, tant il est pris, et depuis longtemps, dans un argumentaire essentiellement touristique ou médiatique, dans des clichés de tous ordres (lexicaux, iconiques) : Las Vegas serait ce lieu.

La première partie de ce travail consiste en une reconstitution : en partant d'une dizaine de mots types, ou de phrases types, dans (par) lesquels le mythe s'est cristallisé, condensé jusqu'à en être si saturé qu'il s'est dépouillé de toute autre possibilité de se pouvoir penser – on ne sait plus comment en changer la formule –, élaborer une première série de textes,

puis, en retenant (préemption) de sources diverses faisant toutes état du lieu en question (documents écrits : guides touristiques, biographies de personnalités ayant vécu ou « investi » à Las Vegas, articles de magazines, récits plus ou moins « littéraires », mais aussi témoignages oraux, émis-

sions de radio ou de télévision, photographies...), en retenant donc un mot, une phrase, une image – ce projet comporte également le « remaniement » d'éléments visuels –, travailler à un deuxième corpus de textes brefs, en prose, développant chacun l'un des fragments retenus (ci-joint, quelques extraits d'un « brouillon » concernant une ville-test pour le moment plus abordable : Saint-Tropez).

Une troisième partie, intitulée provisoirement collusion, confronterait de manière rigoureuse, l'un après l'autre, l'ensemble de ces termes devenus textes à leurs modes d'apparition dans le lieu même, Las Vegas, reprenant et changeant – infimement ou « du tout au tout » – la première modification (partie initiale), et proposant ainsi un doublet, un écho, une possible variation aux idées (re)faites de l'écrivain-narrateur.

Une dernière partie : collocation, tenterait, avec une plus grande marge de liberté, une ultime réappropriation du mythe (re)devenu espace et temps indéterminés, pour, peut-être, un *désenclavement* final.

Pour mener à bien les seconde et troisième parties de ce projet, il me semble qu'un séjour de deux mois aux Etats-Unis serait nécessaire.

>> *Après obtention de la bourse « Stendhal », séjour à San Diego (Californie, USA) du 25 août au 1^{er} septembre 2000.*

Un jour, il faudra bien discerner le problème particulier à Saint-Tropez, la difficulté tropézienne propre. Il y a, par exemple, des interrogations nettes, qu'elles aient ou non une réponse, des questions qui restent constantes et se modifient peu ou suite à des circonstances précises (traduction en une autre langue, annulation d'un des termes ou addition) :

– Qui a, la première fois, compris que l'Amérique et l'Asie n'étaient pas jointes mais séparées, l'une à un bout du monde et la seconde à l'autre bout ?
est l'une de ces interrogations.

On peut très bien dire tout ce qu'il est possible de dire sur Saint-Tropez sans tomber une seule fois sur la formulation rapide, judicieuse, d'un problème spécifique. Car déjà Saint-Tropez est porté à un degré de généralité qui tire sa naissance et ses ressources d'une singularité supposée. Il vaudrait peut-être mieux que Saint-Tropez se scinde.

Un Saint-Tropez resterait, celui dont on répond par :

- Je préfère aller au Lavandou, ou :
- C'est les cartes postales avec les filles toutes nues dans l'eau, ou :
- Beaucoup de transats, pas beaucoup de plage, ou :
- On s'ennuyait ferme, ma tante et moi,

l'autre Saint-Tropez s'y tenant (constant mais discret) :
en train, on a juste le temps de voir la ville et on passe à une autre ville ;

paupières closes, au bord de la route nationale, le son des voitures connaît les mêmes variations que celui d'une cascade.

Divisée en deux, Saint-Tropez est alors traversée – je peux, assis chez Sénéquier, suivre les mouvements d'un pinceau couvrant une coque au minium ; étendu sur la plage, compter les pointes aiguës et les pointes graves des voix circulantes ; assister à une partie de boules tenue par l'attente de la venue de B.Bardot et me peigner.

Ce que je reconnais sans cesse est doublé : plus épais est Saint-Tropez.

Il n'occupe pas une place (entre Sainte-Maxime et le Lavandou) ou un système de places (les stations balnéaires de la côte), mais se tient dans un ensemble poreux et aléatoire qui comprend aussi bien Canberra que Privas dans l'Ardèche, et où les groupes de visiteurs automnaux avancent dans les allées du cimetière marin en parlant de Domont.



Saint-Tropez/Digne-les-Bains/quartier des Arches/mars 2000

Dans l'idée *j'habite à Digne* (si vous n'y avez jamais vécu) vous habitez une ville vide, une ville qui n'a que son nom. Cette ville est assez semblable a priori à un espace indéfini flottant (la matière sombre des débuts du cosmos, le prin-

cipe général d'homogénéité de l'univers plus on s'éloigne : vision globale d'un pommier au loin dans un champ et sa répartition statistiquement égale de fruits).

Habiter Digne = entrer dans le monde.

L'homogénéité se décode, les pommes sont plus nombreuses à la cime ou elles sont toutes pourries vers l'est. Je peux dire : je n'aime pas Digne, je ne veux pas entrer dans Digne, je prendrai quand même, de préférence, les pommes orientées à l'ouest.

Pour Saint-Tropez : le nom est trop répété pour correspondre à un espace incertain froid ; immédiatement « des ondes telluriques assez puissantes » le dessinent colmaté : Saint-Tropez est un lieu pâteux, le personnel sédentaire de Saint-Tropez s'agglutine (autour du clocher, près de la mer, dans les rues commerçantes), il est en contact permanent avec la terre et avec la mer comme élément de la terre – Colette mangeant des figues, les chats (fourrure), de la menthe, etc. La terre diffuse ces ondes particulières qui poussent à dormir davantage, à s'habiller moins, à parler fort.

Une majorité s'y exerce.

En elle, Saint-Tropez est pareille, quand on y pense, à un grand bloc insécable. Chaque pièce nouvelle ajoutée à ce bloc l'atteste, exemple : un festival de films de télévision présidé par Mireille Darc.

Quel élément hétérogène pourrait fendre ce bloc ?

Des scientifiques de réputation internationale en réunion sont soupçonnés de passer leur temps à prendre des bains de mer ou des bains en piscine. L'explosion d'un colis piégé = un excellent effet spécial. Une manifestation d'ouvriers licenciés va réveiller les clients du Byblos.

Quand a-t-on entendu ce nom (Saint-Tropez) pour la première fois ?

Il semblerait qu'il repose dans la même nappe de mémoire que les mots : *stylo*, *tracteur* (bien avant *bistouri*), à l'âge où l'on vient d'apprendre à faire des phrases simples. Encore peu dégagé, il peut être synonyme de « trop chaud », de « taty » ou de « rigolade ». Peu à peu – sept ans, neuf ans, douze ans, quinze – le nom approche d'une sorte de point de tassement : les poignées de portes sont à hauteur du ventre, la journée s'organise – matin et soir franchement marqués, centre diffus mais tout de même sans aucune confusion possible (pas de retours en arrière, une dilatation jamais excessive, récupération à volonté du sentiment du présent) –, les personnages importants, tombés dans le décor, ne risquent plus guère de prendre des proportions incalculables, soi-même devenu, à l'exception des yeux et de la tête, une position (un lieudit) obèse mais limitée : – Saint-Tropez comme commune, ensoleillée, estivale, et les célébrités.

De là, vingt ou trente ans plus tard, toujours, ordre des mots et humeur près : commune, ensoleillée, des gens célèbres.

En retour, ce Saint-Tropez, accompagné de tout ce que l'espace de tassement a d'ores et déjà accueilli (la réalité, le réel, les choses vraies de vraies, véraçes, ce dont on a l'habitude, ce qui revient) vous maintient, vous rend non pas de plus en plus ou de moins en moins familier à vous-même et aux autres, mais vous cale dans un entre-deux supportable, agréable, une sorte de pause générale qui permet de se livrer aux activités les plus diverses en continuum sans perdre de temps. « En paix, au soleil, un cimetière des éléphants. »

Saint-Tropez génère *son* espace-temps au même titre qu'une tique et cet espace-temps n'est pas académique. Les matinées de 1999 sont moins longues que celles de 1912 (qui se lève à l'aube?); les matinées à Saint-Tropez en 1999 sont encore moins longues.

L'après-midi à Saint-Tropez peut très bien se figer et attendre son heure comme en laboratoire : extension solaire – il est quinze heures et pourtant l'impression que deux jours ont passé, mais il suffit de marquer une pause, en mangeant, ayant une conversation, pour que tout reprenne à zéro et réentame une phase en fossilisant l'ancienne.

Le temps, à Saint-Tropez, frappe par sa segmentation; il nous laisse le temps de le reconsidérer – dix-huit heures, déjà, et c'est comme s'il était deux heures.

Bien sûr, il n'y a pas à proprement parler de *temps tropézien*, quoique le temps à Saint-Tropez ne s'aligne pas exactement sur le temps général. En conséquence, il n'y a pas d'espace typiquement tropézien non plus : perception de la mer, surface étale et monotone; perception d'une portion de trottoir : vue d'en haut, proportion égale de papiers par terre; perception des maisons, alignées : la couleur s'arrête avec le mur.

Et cependant, rien de classique.

La propension de Saint-Tropez à s'enfoncer toujours davantage en soi-même (on invite Mireille Darc, on ajoute un festival, une exposition, au calendrier culturel, on aménage parkings, buvettes de luxe, une liaison express avec Miami ou Saint-Moritz) ne peut, en forçant le trait, que la désolidariser de son propre espace – ce serait comme une tique pompant plus de sang que de coutume, un escargot

s'obligeant à ralentir. L'*Umwelt* tropézien proclame partout : Saint-Tropez, et n'y voit goutte. C'est une ville indistincte, allant et venant en elle-même, ailleurs et ne parvenant pas à se sentir extraite (il n'y a pas de dehors à Saint-Tropez).

un truc de vieux vont finir leurs jours en paix au soleil un cimetière des éléphants

j'ai vu 4 minutes je suis passé en train on a juste le temps de voir la ville hop on passe à une autre ville je pensais plutôt à Nice

je préfère aller au Lavandou

c'est les cartes postales avec les filles toutes nues dans l'eau

pas beaucoup de plages beaucoup de transats on s'ennuyait ferme ma tante et moi

j'ai joué la star sur la plage il y a huit ans une ville de midinette et je suis plus une midinette

plein de gonzesses puis des hommes qui buvaient de l'alcool

un lieu où il y a des ondes telluriques assez puissantes c'est pour ça qu'il se passe des trucs il y a des courants d'énergie qui influencent les gens à faire l'amour

je sens la chair à Saint-Tropez : St-Trop et Max Pécas, *Les Branchés à Saint-Tropez*, *On se calme et on boit frais à Saint-Tropez* sont parmi mes films préférés. On ne rendra jamais un hommage digne de ce nom à Max Pécas, grand pourvoyeur de séries B cheap et précurseur du cinéma érotique français (*Dortoir des Grandes*, etc.) entre Kikoïne et Bénazéraf

Et cependant, qui veut de : Saint-Tropez = Digne-les-Bains?

Voilà bien la question, car personne n'est prêt à prendre Saint-Tropez (« Une ville de midinette »), mais personne n'est non plus prêt à prendre Saint-Tropez en Digne.

Une réalité vaut mieux que deux, et on est tenté de penser que la substitution ne saurait être complète, que Saint-Tropez demeure, en quelque façon, en Digne, rendant la ville plus complexe que Tropez solitaire.

L'espace-temps dignois, introjecté dans Tropez, vide (croit-on) la ville : le soleil ne brille plus sur grand-chose, les yachts ont déserté les quais, deux ou trois gosses sèchent l'école pour jouer au ballon sur la plage.

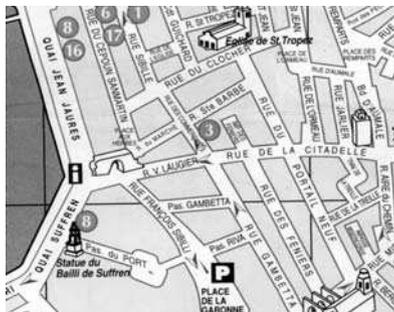
Saison après saison, la pluie ne tombe pas sur une ville pourtant pluvieuse. Les habitants chaussent leurs lunettes noires machinalement, sans aucun rapport avec le beau temps : ils parent une gêne diffuse. Neutres et travailleurs, ils économisent pour partir en vacances loin de Saint-Tropez.

Mais cette ambiance dignoise est piquée d'irrégularités : la place des Lices (ancien lieu des pétanques) couverte de chiens accablés par la chaleur, des gens retournés sur le bruit des fontaines, pourquoi tant de Matisse dans un musée provincial?

Ils ne comprennent pas qu'ils ne comprennent pas et peu à peu déclinent. En effet, ils sont à Saint-Tropez comme ils sont à Digne – et non comme à Saint-Tropez. Quand la lumière du matin frappe leur ordinateur, ils font pivoter l'écran. Cette ville, complexe et grave, n'est pas une ville de midinette, et pourtant, impossible de s'y concentrer. L'air est comme saturé de ces phénomènes entoptiques qu'on nomme mouches volantes et qui apparaissent quand le ciel est très éclairé. On n'achète pas un melon sans que la vue

se brouille, sans s'excuser auprès de la commerçante. On ne lit le journal que la nuit. On préfère converser sous un abribus. Les jeunes gens échouent au baccalauréat, mais les parents sont trop fatigués, ou perturbés, pour signer les bulletins à la fin du trimestre.

Même à n'être jamais allé à Saint-Tropez, elle vous modifie. Aussi sûrement qu'en longeant les quais ou qu'en descendant la rue François-Sibilli, vous êtes modifié – parce que l'image quelconque d'un yacht amarré s'inscrit dans la mémoire aussi sûrement que la dernière image vue par un lapin plongé dans une dissolution d'alun et placé devant une fenêtre éclairée se conserve sur sa rétine –, vous êtes modifié, même à n'être jamais allé à Saint-Tropez, en y pensant.



C'est que le temps d'y penser n'est pas un temps indifférent et qui serait comme de ne penser à rien – sous prétexte que vous n'êtes pas encore allé à Saint-Tropez. « Une ville de midinette » n'est pas une pensée vide. « Saint-Tropez » semble appeler « midinette » sans effort dans le cours de la conversation, mais cette périphrase acquiert, à être dite, une souplesse, un corps, finalement assez voisins de *doigts de rose*, pour Aurore.

Et comme alors sérieusement vous voyez les doigts roses de l'aurore saluer en hauteur, ainsi se succèdent dans les rues tropéziennes les midinettes, ces jeunes filles qui se contentent d'une dînette à midi, et plus aucune femme de dix-huit à vingt-cinq ans ne vous paraît capable d'avalier un plat de résistance. Cela ne les change pas, alors que *vous* êtes modifié par la pensée qu'en midinettes se résume Saint-Tropez.

On a vu comment Saint-Tropez = Digne, et que cela n'affecte – modérément au demeurant puisqu'ils continuent à faire comme si rien était – que les habitants, quand la ville s'accommode de sa mixité. Il se peut même que prenant, au hasard, n'importe quel mot du dictionnaire : *ébouter*

ébouter = Saint-Tropez

je puisse justifier ce rapport avec plus de facilité que St-T = St-T.

La réalité Saint-Tropez est une balle impénétrable, seuls ceux qui y vivent – y étant déjà, ils n'ont pas à y entrer – ou ceux qui y vont depuis longtemps, ayant ménagé une entrée, évaluent cette compacité sans en douter. Ils regardent ceux qui n'y sont, vont pas, de loin.

Par l'imagination non plus on n'y entre pas, car par l'imagination on peut aussi bien « entrer » dans une orange ou un stylo à quatre couleurs : et quel sens, quelle importance cela a-t-il? Entre à Saint-Tropez celui qui s'installe à Saint-Tropez, non pour y passer ou être dit y avoir été.

Saint-Tropez est Saint-Tropez par d'autres mots, y compris midinette ou charbon. Chaîne ininterrompue, sans avant et sans après [...] charbon-midinette-Vancouver-amygdale-Saint-Tropez-lut-sparadrap-ébouter-parmesan-ligature-puis-anxieux-Sofia-coco-épurer-chéri-traboule [...]. Saint-Tropez n'est pas isolé quand il paraît seul. On ne court donc aucun risque à poser Saint-Tropez = Saint-Tropez. Cela ne signifie pas que tout commence et finit là.

Rien à voir avec une poche qui gonflerait année après année en s'assimilant les faits et termes qui lui arrivent chronologiquement, formant des strates, couches – mais plutôt avec une série de plaques juxtaposées.



Saint-Tropez/Digne-les-Bains/quartier des Arches/mars 2000

D'un côté, des filles toutes refaites, de l'autre, des femmes en tailleur/escarpins.

D'un côté, des filles excentriques, toutes belles, toutes refaites. D'un autre, des femmes portant tailleur et escarpins. D'un côté, des filles toutes refaites pour la nuit. Des filles s'étant fait refaire le visage – ou, dans le visage, le nez, la bouche, les oreilles –, les seins, les hanches, les jambes. Des filles ayant augmenté la pulpe de leurs lèvres par injection de collagène ou des filles ayant diminué par liposuction.

D'un autre côté, des femmes non refaites en tailleur, escarpins. Des filles aux lèvres plus pulpeuses par injection, surprenantes juste après l'opération, familières ensuite. De l'autre, des femmes absolument pas modifiées, telles quelles (avec un tailleur et deux escarpins).

D'un côté, des filles prévues pour la nuit, mais qui ne changent pas fondamentalement en journée. De l'autre, des femmes diurnes, et nocturnes en tailleur.

D'un côté, des filles qui mettent vraisemblablement en avant leurs modifications et excentricités (bouche, hanches, chaussures à plates-formes); de l'autre, des femmes dont le tailleur et les escarpins bouleversent.

D'un côté, des lèvres non identiques à ce qu'elles furent, des bouches auxquelles on a touché; de l'autre, des lèvres différentes entre elles, qu'on tâte, presse, palpe ou enduit de rouge régulièrement. D'un côté, une bouche et deux yeux enchâssés dans un visage en retrait – de l'autre, des talons aiguilles et la couture centrée d'une jupe sur deux jambes. D'un côté, des lèvres provisoirement non naturelles, visibles la nuit. De l'autre, un pied excessivement cambré, à la recherche d'un mocassin d'émir. D'un côté, des lèvres sublimes susurrent *Euromaster*.

c'était surtout au niveau de la nuit, ça fait deux ans que j'y vais chaque été pratiquement tous les week-ends, c'est très superficiel les nuits de Saint-Tropez les gens sont très superficiels, les nanas sont sophistiquées elles sont toutes refaites elles sont toutes belles, elles sont complètement superficielles des poupées Barbie, ça va de la vingtaine jusqu'à quarante quarante-cinq ans, et même celles de quarante-cinq ans sont très sophistiquées, toutes refaites aussi bien du visage que du corps, elles sont toutes belles mais elles n'apportent rien à personne, elles n'y vont que pour faire la fête, ce qu'il faut savoir aussi à Saint-Tropez c'est que les gens prennent beaucoup de crack, ce qui leur donne cette folie passagère dans la tête pour une nuit, le

jour ils sont tranquilles et la nuit complètement euphoriques, c'est vrai que Saint-Trop' c'est le fric, c'est beaucoup les célébrités aussi, dans tous les endroits de la nuit, tu as les célébrités, tu as les gens qui sont là pour ne voir que les célébrités et puis ceux qui sont là pour faire la fête, les hommes sont très simples, comme tu les vois maintenant, avec quand même un portefeuille beaucoup plus important, tu as beaucoup de princes, d'émirs, sinon ils sont bien, sympas, rigolos, dragueurs comme partout, ils sont naturels à côté des nanas, qui ne pensent qu'à décrocher le mec le plus riche, quand elles abordent les hommes, la première phrase c'est : « Montre-moi ton portefeuille après on discute », elles sont comme ça les

Il est curieux que tant de couleurs vives et bleues sur les photographies, les films, tant de silhouettes et de cris au bord des piscines, tant d'idées de mariages et tant de réalisations de mariages, tant d'idées de langoustes flambées tant d'idées de grillades arrosées tant de noms de vins associés et champagnes ne finissent au fond par produire qu'un pète-sec *Saint-Tropez*.

filles, si le mec n'a pas une carte Euromaster ou une carte Premier, les saint-tropéziennes sont plus sympas, mais les mecs recherchent les nanas, elles sont très excentriques dans leur façon de s'habiller, et puis tu as la catégorie de femmes très classe, tailleur/escarpins, gantées, le chapeau, voilà, tu y vas pour faire la fête, d'un été à l'autre tu ne gardes pas de contact avec les gens, tu n'es là que pour faire la fête, tu fais la fête, Saint-Trop' est très petit, donc les gens que tu vois la nuit tu les retrouves sur les plages privées la journée, tout le monde connaît tout le monde, tout le monde fréquente les mêmes endroits, c'est un peu tout le temps pareil, c'est vrai que toutes les soirées sont bien, c'est très beau Saint-Tropez mis à part ça, il y a plein d'endroits merveilleux, moi je sais que si j'avais à choisir je partirais vivre là-bas.

Un Américain, noir, pauvre, consomme du crack. Ne consomme pas du crack pour se donner du cœur à l'ouvrage.

Arrivé aux Etats-Unis quand la main-d'œuvre manquait, non que les Indiens fussent déjà décimés, coupés en morceaux ou photographiés, mais parce que ses employeurs, alors qu'il aurait été si facile d'utiliser comme nègres des Indiens, entendaient imposer un étranger qui leur soit familier, et pour cela, considéraient comme nécessaire que celui-ci soit passé par leurs mains, dans leurs bateaux, ayant été l'objet d'une tractation commerciale et d'un enregistrement – la prise d'Indiens réduisant cette série d'opérations et diminuant d'autant la familiarisation par l'économie –, il est mal habillé dans des champs de coton mais chante, puis décide de rester avec les descendants des blancs qui l'habituerent, ou libre est engagé par d'autres dans une usine et travaille à la chaîne, après quoi devient maire d'une grande ville, chanteur, condamné à mort ou fume du crack dans l'escalier d'un immeuble insalubre, non pour se donner du cœur à l'ouvrage (car il est au chômage) mais pour se distraire et passer la journée.

Cherchant à se distraire et passer la nuit, les Tropéziens découvrent sa longueur :

– Si le jour est amputé par la durée du temps de travail, réglé par les heures des repas, la nuit n'est organisée par rien. Elle est dans un temps hallucinatoire (le rêve, la fête).

Un travail de jour fait la nuit est hallucinant.

On peut résister à la nuit (en allumant des lampes, en faisant sonner des réveils), cependant ce ne sera pas le jour. On peut aussi radicaliser l'hallucination en consommant une drogue : les Tropéziens, riches, fument du crack.

Citations :

Série télévisée « Sous le soleil » (printemps 1999), *Guides Bleus* (Hachette, 1994), *Le Grand Livre de la Provence* (Minerva), extrait d'une lettre d'Olivier Quintyn (13 mai 2000), article « Douceurs provençales », magazine *Continent Gagnant* (juin 1999), carte postale de Bertrand Verdier (16 avril 2000), *Les Fougères bleues*, film réalisé par Françoise Sagan (1975), fiche du film *Bacchanales 69*, in *Analyse des films 1971*, O.C.F.C., définition du « nombril », in dictionnaire *Le Petit Robert* (éd. 1991), générique de la série télévisée « Sous le soleil », chapitre « Françoise et Saint-Tropez », in *Sagan*, de Jean-Claude Lamy (Mercure de France, 1988), témoignages recueillis à Bucey-les-Gy (juillet 1999) + lettre d'O. Quintyn, témoignage de L. Vuillemin, par téléphone (janvier 2000).

Remerciements : ministère des Affaires étrangères (Mission Stendhal, San Diego), ainsi que Corinne Lapp (galerie Le Pavé dans la mare, Besançon) et Jean-Michel Espitallier.

Une Américaine

– Une Américaine : pour raconter sa vie, remonte systématiquement au débarquement (arrivée des premiers colons, problèmes avec les Indiens) – ma préoccupation : le monde.

RECONSTITUTIONS

Christophe Colomb :

1. Portrait un, dit : portrait maussade – grand nez, sourcils épilés, regard bas.

– Je l’ai tenue, je tiens mon idée, et elle est vérifiable dans l’atmosphère – elle a autant d’évidence qu’une poule.

– Je fais à présent partie intégrante du *Devisement du Monde* (le bouquin de Polo), ça veut dire que j’y suis.

– Qui parcourt le monde ne saurait m’éviter.

– Je vois ces choses décrites.

me voici un peu

Me voici un peu à chaque événement singulier sous la forme de deux trous pour les genoux, ou d’une spécialité pâtissière – la « colombette ».

Les quatre voyages, les notes, les compagnons, les fondations s’amenuisent – presque chaque événement n’a pu se produire qu’une fois au même moment (et il n’est pas certain que sa duplication l’aurait renforcé).

– On peut toujours noter, ça ne reviendra pas.

– *Fixer des choses sûres* : tout commence par le nettoyage du sol.

– Souffler la chandelle, puis moucher la chandelle.

– Il n’y a pas 36 solutions pour vous convaincre que ce qui a été a été : vous embarquez sur trois caravelles reconstituées, vous êtes en costume, vous lisez *Imago Mundi* avec un crayon, vous passez deux ans au téléphone à négocier les fonds, les aides, au dernier moment un vous fait défaut, vous ne vous découragez pas vous ne menacez pas vous prévoyez le nombre de kilos de biscuits, vous goûtez, vous prenez des cours sur un catamaran, vous précisez que ce n’est pas une course mais qu’il s’agit d’accéder à l’Inde par l’Atlantique pour éviter les islamistes, on ironise et cependant vous perdez, cinq ans après vous êtes encore là sur le port de Palos, la mer est bonne, vous éviterez Cuba, la caravelle tangué, on est en juillet les plaisanciers dominant.

2. Portrait deux, dit : en chevalier errant médiéval – léger strabisme, une main lui prend la nuque, cou court, torse massif.

(sens de la langue, sens de l'observation)

– *Sable doré*, donc : « Apportez-moi un tamis carré de 54 centimètres de côté et tamisez-moi cette plage. »

les marins s'exécutent

(en s'aidant de la langue portugaise)

– Oculado (aucoulâ'dou) = qui a des yeux.

– Oculoso (aucoulau'zou) = plein d'yeux.

– Éliminons; choses qui n'ont pas d'yeux : moules, anémones, corail, etc., choses qui ont plein d'yeux : la pomme de terre, le bouillon.

@ oculado – reconstituer personnellement l'Inde, en quatre fois sans notes, autant dire de mémoire, par exercices tels que : visualisant une maison, placer chaque pièce, et chaque élément de chaque pièce, en l'identifiant à un chapitre majeur du Polo ou du Mundi, ex. un plafond = nombre de jours que dure la province de (on dirait aujourd'hui : sa traversée), une porte = religion pratiquée par les natifs de (nestoriens, beaucoup de nestoriens), le bouton de porte = ce qu'ils négocient, le trou de la serrure = avec qui, ce qu'on voit à travers le trou = les prix, nombre d'éléments vus à travers le trou = nombre d'heures de la négociation, présence d'une table dans le trou = facile, pas de table = difficile, etc.

oculoso – au retour du troisième voyage, j'ai senti peu à peu l'empâtement me gagner, des joues au cou au ventre

– premier oiseau : joie + inquiétude

– arbre (non répertorié) : coup au cœur

- pieds dans l'eau : appréhension
- reptile plus long que la moyenne : légère frayeur
- un Indien : poche d'angoisse
- groupe d'Indiens à poil apparemment sans histoire : attention soutenue
- premier message espagnol exigeant un compte rendu détaillé : colique

ESSAI 1

- Les Colombiens ressentent une (profonde) injustice à être appelés eux seuls Colombiens, et non l'ensemble des Américains, car il s'en est fallu de peu que l'ensemble des Américains ne se nomment Colombiens.
- Sans doute cette constatation est-elle valable en priorité pour la classe du dessus. En ce qui concerne la classe du dessous, elle ne peut qu'être gênée de porter le nom du conquérant qui soumit ses ancêtres – une part interne des Colombiens refuse d'être colombienne.
- Le désir de certains Colombiens ne peut être que de disparaître.
- Certains Colombiens désirent disparaître.
- C'est pourquoi les Colombiens s'enlèvent entre eux.
- Des Colombiens disparaissent.
- Une partie de la population colombienne s'arrange, moyennant justification (argent), pour soustraire une autre partie, mi-colombienne mi-non, du monde.
- Les Colombiens ôtés s'échangent contre des billets.
- Cependant douze pour cent des Colombiens soustraits ne réapparaissent pas.
- Ils se dissipent intégralement.
- Un fait peut très bien ne pas apparaître à la vue et cependant exister : le dodo de Dronte vivait avant qu'on le voie.

- Mais il a fallu qu'on voie le dodo pour assurer son existence.
- Une fois cette existence assurée, cela suffisait : il pouvait disparaître.
- La brigade spéciale pour retrouver les disparus s'appelle : Gaula ; elle est composée de Colombiens.
- On peut voir, au Pérou, la trace des genoux de saint Thomas en prière.
- En effet, Thomas est venu évangéliser l'Inde.
- Thomas croit ce qu'il voit.
- On voit les ∪ ∪ de saint Thomas.
- Autour, on construit : une boîte, puis un abri, puis une chapelle.
- Vêtus de combinaisons barrées d'un grand GAULA, on fouille les forêts.
- Il suffirait qu'on retrouve les disparus pour enfin avoir une explication de leur disparition, pense-t-on.
- Des Colombiens méthodiques en enlèvent d'autres.
- C'est pour des raisons économiques.
- Aussitôt une brigade spéciale est formée, des chiens dressés, des costumes dessinés.
- Car un homme dont une personne au moins autre que lui-même peut certifier l'existence ne disparaît pas sans donner une explication à sa disparition, pense cette personne.

- Perdu de vue = perdu.
- Les brigades cherchent avec acharnement.
- Avant de passer à l’acte, un suicidé laisse un petit mot.
- Avant de partir au travail, on écrit un mot à celui qui reste.

Essai 2

- Autrefois paysan, il devient supplétif et harki dans l'armée française.
- Après avoir quitté l'armée française, les harkis gardent ce caractère supplétif.
- Du fait de cette caractéristique supplétive, les harkis n'existent pas vraiment.
- Ils n'existent pas avant 1955, puisqu'ils sont paysans et pas harkis.
- Ils n'existent pas après 1962, puisqu'il n'y a plus d'événements et donc plus de milice harkie.
- Bien qu'ils n'existent plus, on peut les voir.
- Certains disent : « Les harkis me font de la concurrence » ou « Grâce aux harkis, j'ai pu ravalier ma façade ».
- Pour qu'ils n'existent plus et correspondent ainsi à leur réalité, il faut pouvoir ne pas les voir.
- Dans les forêts, les arbres permettent de les dissimuler : un arbre = un harki.
- Plus la forêt est touffue (une Amazonie), moins ils sont visibles.
- A l'école, les harkis vont assez vite dans des classes dont on repère mal les élèves : CPPN, sixième de transition.
- La sixième de transition est une classe supplétive : on ne fait qu'y transiter.
- De nombreuses émissions de télévision régionale ont filmé des harkis.

– Ces émissions ne sont pas devenues nationales : la province, en France, a peu d'existence.

– Les harkis n'étant plus, on leur a donné d'autres noms : F.M.R. (Français Musulman Rapatrié), R.O.N.A., F.S.I.R.A.N.

– « Bonjour, disent-ils, je suis F.M.R. »

ENTRAÎNEMENT

La poule de Colomb :

A partir de combien de nouvelles poules plus grosses que des poules normales trouvons-nous ces nouvelles poules normales, c'est-à-dire pas grosses?

– C’est Améric qui posthume baptisa le monde et ses habitants, continuant à les nommer Indiens et à gratter leur épiderme pour y trouver de l’or.

– Améric resta dans son lit et des Inuits aux Alakalufs ils eurent son nom.

(quelle envie d’amnésie pour ainsi parvenir à un endroit sans date et sans nom)

et s’en prendre au premier chose venu

car si la terre est à présent d’Espagne, celui qui y marche depuis avant qu’elle s’appelle l’Espagne s’appelle comment

– Si je pousse toujours plus avant vers l’ouest, dit un chercheur, c’est bien pour ne rien voir bien (sinon je n’ôterais pas illico ce que je vois)

car on ne peut loger une chose dans un lieu sans l’ôter d’un lieu précédent plus ancien
(si je prends, je retire,
dit pensif Colomb)

que mettre à la place de l’endroit où il y avait quelque chose avant?

Cosa :

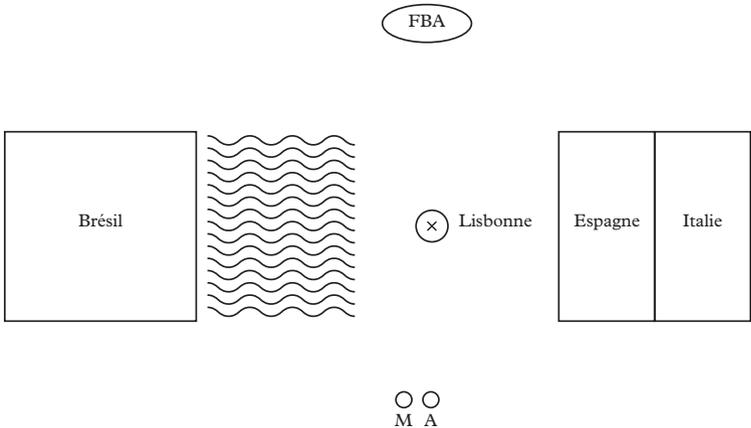
– Son souci : quelle est la figure du monde.

– Améric Vespuce était le comptable d'un crétin (var. de chrétien : innocent).

– Comme Colomb, il voyage 4 fois et comprend pas : sous ses pieds : le sol; dans sa tête : la masse C O N T I N E N T A S I A T I Q U E emplit les trois quarts, de la mer Rouge à Cuba depuis T R E I Z E S I E C L E S.

J'habitai un an Lisbonne : j'avais, à mon côté droit touchant, l'Espagne et l'Italie (espagnol italien). A ma gauche, un peu d'eau + Brésil. Beaucoup plus haut dans le nord petit, la FranceBelgiqueAngleterre. Beaucoup plus bas, de couleurs différentes et seul, Mozambiquangola.

Carte n° 1



Découvre Améric en bateau :

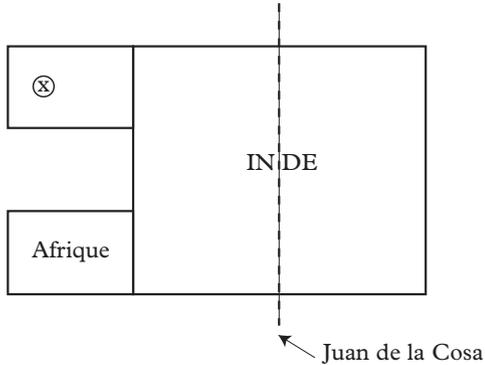
la chose mentale ne se modifie pas à la vitesse d'un navire – elle ne file pas à 20 nœuds. Il croise des orques, des dauphins – et c'est à peine si l'Asie rétrécit; les voiles ont une vilaine allure – dans son dos, les falaises d'Etretat, hautes de quatre-vingts mètres, se prolongent jusqu'à Khabarovsk.

Trois heures Juan (de la Cosa) lui explique et dessine le principe de l'Asie, frappant du plat de la main chaque fois qu'il s'arrange une manche.

Est encore beaucoup plus loin comme : Oslo est plus loin que Stockholm, Odessa est plus loin qu'Athènes (Athènes est plus à gauche dans la tête qu'Odessa; je pense Athènes et Odessa ensemble sur du jaune entouré de noir).

Mettons :

Cosa (l'hydrographe) explorateur à Saint-Tropez il y a sept siècles : les trois quarts de son dedans sont occupés par l'Inde insécable. Il est disposé comme suit :



Carte n° 2

– Améric petit tâche de reproduire de l’Afrique les côtes.
Un cheveu n’est pas assez cassé pour les épouser. Le crayon ne dessine pas naturellement des courbes ou de grandes surfaces (il est à la mesure du doigt). On ne trace pas soudain au beau milieu d’un plan une ligne qu’on n’y a jamais vue.

– Des îles imaginaires, à la limite, pas des continents inconnus.

– Ou rebâtir une ville disparue entre-temps, sachant que là, dans la terre, on trouve une tuile : **romaine!** ou une barque : **romaine!**

- Immédiatement après vient le comptable.

Il voit ce pointillé rectiligne dont on n'a que faire au fond

(du jour au lendemain, le cerveau souple chasse son obèse
Asie et lui substitue à l'ouest – à droite – les côtes d'Amé-
ric, tandis que leur gauche reste en blanc

– Une personne sur quelques millions a, aura, senti un
malaise face aux blancs des terres inconnues – des ambi-
tieux, la plupart du temps, qui partent payés pour faire for-
tune)

-Dumont d'Urville
à bord de la
Coquille se sen-
tant mal face à
l'Escudo de Vera-
gua découverte
par Drake.

Les sources du Nil

– Améric sent bien que le pointillé de la Cosa a autant
d'effet que sur le pont quand un capitaine signale du doigt
dans l'eau la ligne de l'équateur – vague déception aussitôt
oubliée au bar – ou en photographiant un jet de baleine.

– Ce qu'il faut : dire :

là, vous verrez sorciers Tobas, Patagons, Yaméos, qui parlent
en retenant leur haleine, 68 Alakalufs (fossiles vivants), les
Amazones avec un sein en moins et la trace des genoux de
saint Thomas

ou

là-bas poussent des oranges et des citrons

je vous ramènerai de vraies tomates, rouges, avec peu d'eau
et sans pépins, du maïs non greffé, des champignons

3. Portrait trois, dit : en loup de mer élisabéthain – œil
égrillard, barbiche mode, fraise.

Avant de pouvoir rester trois mois dans le même vêtement,
avant de laisser sur soi le sel venir et former une croûte sans
penser à l'ôter, avant de tenir entre ses genoux un pot d'eau
verte et putréfiée, enlevant le gros des saletés de l'index et
buvant le reste, avant de se prendre le ventre à deux mains
au-dessus du bastingage tandis que les dauphins pirouettent
en cacardant, avant de coudre les malades et le sac en atten-
dant la fin, avant de toucher ses dents et de sentir le plaisir
du nerf au travail, avant d'en suivre un dégringolant des
haubans (pataras) dans l'eau, et le coup que ça fait, avant de
gueuler sous prétexte qu'on a vu la côte, avant de se rouler
dans l'herbe, avant de cracher directement dans sa gamelle,
il faut, en Espagne, construire quelque chose comme un
Colomb doigt tendu découvrant l'Espagne (la nouvelle).

Étant entendu que

Quelle que soit la terre où vous avez abordé, c'était l'Espagne,
quelle que soit la couleur du sable que vous serrez, quel que

soit l'indigène qui viendra vous tendre un chose, dès que vous aurez un pied posé sur ce sol, ce seront sol et sujet espagnols. Chaque pas avancé étend le même. Après trente ans, il n'y a plus que du colomb, ce que sent mon nez plutôt que l'odeur, ce que je vois plutôt que ce qui y est, la taille des arbres en fonction de la mienne : beaucoup plus grand, pareil que moi, des musiques bizarres sans olés et l'espagnol se parlant tout seul :

El viento de la noche canta

Va mana tarde alegria

4. Portrait quatre, dit : imberbe et couronné de cheveux blancs – tricorne velours, nez rond rosé, **fente** des yeux entrouverts sur du noir. Au fond, le ciel et la mer, bleus, rien devant rien derrière.

– Avoir assez d'allant pour : consulter les cartes, lire des livres, apprendre à se servir d'un sextant, engager l'élève d'un astronome connu, calculer le nombre de kilos de biscuits, le nombre de kilos d'eau, penser à embarquer un globe terrestre monté sur baleines de parapluie (pliable et portable), chasser les lapins mais veiller aux poules, plus une demi ou douzaine de drapeaux à planter, mettre au point un tabouret-bouée, des tamis évidemment, des balances de précision, des poinçons, des coffres, des autorisations.

– Il a l'air de « faire le vide ».

– Qu'est-ce qui peut lui en donner l'air :

une digestion difficile,
un mauvais sommeil – mais aucun de nos excitants modernes (café et thé enfin tay) ne sont pas découverts – le soleil en plein

– Colomb, ici, est un être intelligent en difficulté momentanée

ou, absolument conscient de sa position

ce type de métaconscience : celle de Vercingétorix avant Alésia, celle de Denis Papin face aux premiers plans d'une

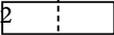
machine à vapeur, ou celle de n'importe quel homme venant d'apprendre qu'il est atteint d'une maladie grave.

– Il ne loupe aucun détail du port étalé devant lui, il comprend de quelle manière il fera patienter ses hommes, il sait que sa physionomie n'a de sens que pour les autres et par retour lui : il commande AVEC son tricorne, AVEC son nez rond rosé, AVEC sa non-barbe et sa couronne de cheveux blancs.

- Recherchant des preuves de la réalité dans la réalité.

ENTRAÎNEMENT

Le croquis de Cosa :

A compter de combien de croquis
de l'Asie divisée en 2 
l'Amérique pourra-t-elle librement
prendre une forme verticale? 

une grande île n'a pas été posée sur l'eau mentalement

– Le pari porte sur la sphéricité de la terre : ronde raison, pas ronde tort.

Toute l'énergie de Colomb s'investit dans la seule pensée qu'il faut que la terre soit ronde elle est ronde. Le matin, il prie pour que la terre soit ronde, et demande à ses parents proches de prier pour qu'elle soit ronde car elle est ronde. Il vérifie auprès des savants du temps la probabilité qu'elle soit ronde si elle est ronde ne pas en parler. Ils avancent prudemment qu'elle doit être ronde n'en parlent pas trop c'est donc qu'elle est ronde. Il voit son chien courir après sa queue. Il observe les tonneaux mis en perce. Il suit des billes tombant dans des trous. Il se tient la tête effroyablement migraineuse, évite de monter sur des tabourets.

– Colomb : un blocage.

ESSAI 2

- J’allai à l’hôpital pour une échographie de la thyroïde (17 mars 1999)
- une affiche au bureau des entrées :

– Madame Golstein a perdu ses deux fils.

– Préparant l’affiche, elle est contrainte de faire l’impossible avec exactitude et concision : le portrait de ses deux fils.

– Ce portrait double doit tenir sur une feuille au format A4 AVIS DE RECHERCHE

1. Portrait un, dit du second fils (il est né en 68), photo photocopiée noir et blanc, elle est située à gauche, un blond pas souriant sans plus, plutôt neutre. Il s’appelle Bathysse.

2. Portrait deux, dit du premier fils (né en 66) – il est situé à droite de la page : on le regarde ensuite – photo photocopiée noir et blanc, sorte de grosse tache de buée aux contours nets, tête de marin sur un pont (sur le pont de son rafiote) en pleine tempête. C’est Guenael.

– Une étape : écrire, taper, puis photocopier que ses deux fils sont *en état de dépendance alcoolique*

– mais le cadet ne laisserait jamais sa mère sans nouvelles : il me téléphone le soir s’il ne rentre pas.

– Une dispute. Guen. s’emporte (il est coléreux, suicidaire), il claque la porte, son frère le suit. Plus tard dans la nuit, le cadet téléphone affirmant que l’aîné est calmé, tout va bien. Depuis rien.

– Bathysse est violoniste et Guenael chanteur d’opéra.

– Ce n’est pas le passé, ici, qu’il faut reconstituer : inutile d’imaginer le

petit Bathysse à cinq ans cou tendu, dessous du menton irrité, doigts marqués par les cordes, ou Guenael au même âge faisant entendre un joli brin de voix en imitant Claude François, aussitôt envoyé au conservatoire.

– mais le futur, où comment déterminer la place vide de deux disparus
– comment faire pour engendrer cette Amérique.

– En lieu et place de rien se produisent, dans le monde, Guenael et Bathysse, ensemble (ils ne peuvent être séparés, l’affiche les donne à deux), certes un peu gris mais réconciliés, fêtant leur réconciliation autour d’une bière à faible taux d’alcool.

7. Portrait sept : le compas, une fois de plus, en main, posé au beau milieu de l'Atlantique la mer Océane, car si on se penche et qu'on observe ce Colomb victorien chez lui, dans son cabinet, préparant la découverte du Nouveau Monde, on voit bien qu'il n'y a RIEN entre les côtes de l'Afrique et le Japon – sauf : une sirène
et l'équateur en

– Ainsi se matérialise ce que Colomb entre l'Espagne et la Chine voit : non un VIDE, car cela signifierait qu'il manque quelque chose, mais une mer à traverser

– une chose qui tue l'éventualité d'une autre

– Aussi lui est-ce aussi difficile de prévoir la découverte de l'Amérique qu'à nous d'en penser l'absence, ou la disparition.

– Si je veux espérer comprendre (approcher) l'état d'esprit de la géographie d'alors – mais l'époque importe moins que la tentative de s'écarter d'une réflexion faite

– il faut m'efforcer d'annuler l'Amérique.

– Non d'en nier l'existence, ni de faire comme si cela n'était pas, mais POSER, en lieu et place d'une terre, une surface de mer et de poissons, un jet de baleine.

★

C'est un mathématicien : le regard vidé et la main (droite) levée sur une opération en cours, le compas sur son problème, mais le travail n'est pas visible. Des heures devant un tableau noir pris dans une manie – se toucher les doigts, tourner sur un siège, fixer un point de mastic au bord du carreau – il fait des maths. Au moins, quand on écrit, de l'encre est dépensée, le papier n'est pas le même AVANT

APRÈS

Christophe Colomb pense =

- il additionne et multiplie
- il fractionne
- il bute sur une difficulté
- il revient 2 chiffres en arrière
- il s'absente (marche)
- il pose 4 il retient 1
- il applique un théorème
- il se souvient de ce que lui a dit Chose la semaine dernière

5. Portrait cinq, dit : plus conforme à la réalité – austère, chapeau et tablier noirs, joues fortes, regard fixe et méfiant vers l'objectif. C'est l'homme d'âge mûr (45-50), à responsabilités.

- Il semble dire par tous les moyens : je ne suis pas *si* marin.
- Vous pouvez toujours sourire : ce n'est pas dans ces conditions que naissent l'amour de la mer et de la navigation.
- Mais dans la mesure où il fait tout ce qu'il faut, il l'est.

Mise en œuvre et investissements pour après :

– le manque d'or, le manque d'amome, le manque d'anis, le manque de bétel, le manque de cannelle, le manque de cari, le manque de cubèbe, le manque de cumin, le manque de gingembre, le manque de girofle, le manque de muscade, le manque de paprika, le manque de piment, le manque de poivre, le manque de safran, le manque de vanille – ressemblent aujourd'hui à une plaisanterie (saveur aigre métallique inutile du clou de girofle dans la blanquette de veau), mais alors la distance dressait tandis qu'on dort des montagnes de paprika survolées par l'oiseau Rokh, ce célèbre oiseau musulman tenant dans son bec par la peau un éléphant qu'il lâche de haut pour qu'il se disloque en tombant.

(attention au détail, vision de l'ensemble)

Le crocodile est muet, jusqu'à ce qu'on étudie son système vocal.

(les pleurs anciens du crocodile ne lui donnent pas la parole; ils disent : ce croco est une licorne. Elles sont supérieurement intéressantes)

le crocodile est merveilleux, puis c'est un saurien

– Comment après ne pas chuter (ptosis paralytique : abaissement permanent de la paupière supérieure qui donne l'air hypnotisé) de l'observation aérée, « légère et amusante » (von Humboldt) dans la contemplation grave du système vocal du crocodile?

(attention au détail, vision de l'ensemble)

– Une certaine satisfaction réside dans la mesure de l'élasticité de l'atmosphère.

– On ne peut le comprendre sans mesurer l'élasticité de l'atmosphère.

– 2, en 10, est 5 fois. Je peux continuer à porter à ma bouche une cuillère sans hésitation; je n'ai jamais la tentation de saisir mes morceaux de viande au couteau, ma soupe avec une fourchette.

– Je ne décide pas a priori que les poux dans les perruques des duchesses sont plus intéressants que les duchesses.

Penser qu'avant de pouvoir recueillir les poux, il faudra marques de politesse, se préparer en tant qu'énoncé personnel vivant, anecdote debout, piquant prussien éclairé (non éclairant).

– Le Génois Jean de la Cossa a vu, bien avant son départ de Gênes, des documents concernant l'établissement dans cette anse d'une ville (romaine), et le dessin d'une barque échouée sur le sable.

La pelle en main, il tombe sur la barque

ébloui

car il n'a pas pour s'en garder les études d'archéologie, le pinceau fin qui permet de dégager la poussière, le registre où numérotter la découverte

il vient de heurter son dessin

(il le reconnaît là sous sa pelle) :

du coup il devient gravure

il se voit dans cent ans lu par un descendant

puis le descendant lui-même ébloui quand la pelle en main

il touche

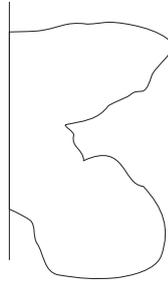
un os

prélevant l'os délicatement et l'époussetant du pinceau

le tendant à un assistant ému

– Quelle est la côte de laquelle se verrait la mer d’Amérique?

– Quelle est la mer de laquelle se verrait la côte d’Amérique?



progressivement, l’Amérique

– un point de cette surface

Où est le point à partir duquel ce point se verrait?

Juan Cosa, l’hydrographe, dessine un courant marin dans l’eau.

– Le courant marin est d’eau (de l’océan) mais sa plus grande vitesse (ou sa température) le distingue des autres eaux.

– Un écart de quelques degrés ou d'un degré suffit à ne pas faire de l'eau du courant cette eau même qui le borde.

– Une différence d'allure de quelques centièmes de seconde suffit à faire de ce courant un champion au centre d'une masse ralentie.

– Partout ailleurs qu'au bord de ce courant, l'eau est égale et sans vitesse
(la mer Océane)

l'eau est sans température, clapote

ou

l'eau se reproduit elle-même d'avant en arrière

Juan de la Cosa dessine l'eau par la ligne des côtes

– Par la sirène, le monstre, on fait la mer (c'est ce qui est autour). Et par la ligne des côtes (c'est ce qui est devant).

– Jean de la Cosa cingle : en face, l'anse dans laquelle Torpes débarqua.

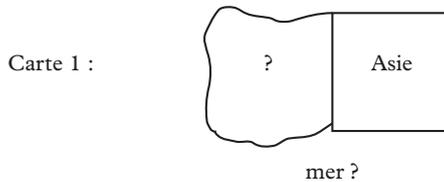
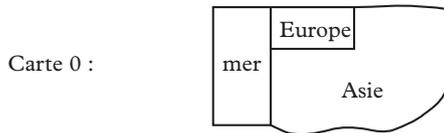
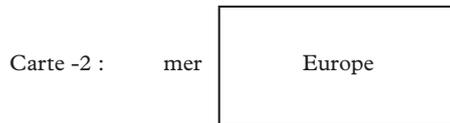
Finie la mer

Aussitôt, l'arrière et le passé se fondent et se confondent, strictement délimités par la ligne de côte.

– Han! ils sautent des barques, mollets encore à demi dans l'eau

plantent des arbres, des bâtons, des solives et des poteaux, ce n'est pas peu à peu mais d'un coup que Saint-Tropez entre, son clocher, son port, ses bateaux.

– Une Américaine : un tas où s'enfoncer (ou) la brouillasse à quitter.



6. Portrait en situation : dans son bateau, compas main droite, main gauche en conque autour de l'oreille, dit du moment où Colomb apprend que la terre est en vue.

A faire

ESSAI 3

« Découvre chez un sorcier Toba un rouleau de photos, les dernières qu'ait prises Crevaux, et où l'on reconnaît l'explorateur en train de photographier lui-même le village où il a installé son camp »

décrit un dispositif impossible : l'explorateur ne peut pas, en 1882 et ne possédant qu'un seul appareil, s'être photographié en train de photographier le village et son camp.

– Une photo de Christophe Colomb ne nous le rendrait pas plus réel que les multiples portraits qui ont été de son visage imaginé peints.



Christophe Colomb

– Crevaux se nomme Jules, est né en 1847 à Lorquin dans la Meurthe.

– C'est un homme bâti solidement, semble-t-il (Lopez, qui prend le cliché, le coupe au niveau de la poitrine).

– On voit la naissance d'une cravate et le haut d'un veston.

– Il porte la barbe assez longue et taillée en rectangle.

– Pose de trois quarts en fixant dans l’espace un point, reste vague.

– Dès que la réalité est figurée, elle est datée de l’année du matériel utilisé.

– Crevaux photographie la Guyane.

– Il photographie les lieux qu’il découvre (les sources de l’Oyapock).

– On voit un filet d’eau avec à droite une (sorte de) coccinelle.

– Photographié, décrit, dessiné, dès que découvert.

– La représentation charge en émotion toute copie même la plus froide (écriture, photo, film).

– Crevaux tombe sur une peuplade cruelle (les Tobas) qu’il n’a même pas le temps de photographier.

– Lui et son équipe se font découper en morceaux et on perd les restes.

– Heureusement les Tobas n’égarent ni ne détruisent la pellicule.

S’ils produisaient plus d’objets, ils en garderaient davantage.

Ils ont simplement d’autres méthodes d’archivage.

– Ils la gardent.

– Arrive Courteville.

- Pacifiés sont les indigènes.
- C'est dire qu'ils rendent la pellicule, si la paix consiste à remplacer donner par rendre.
- A pellicule, bains adéquats : aussitôt fait par Courteville, qui voit Crevaux, né à Lorquin dans la Meurthe cent ans plus tôt, lui apparaître.

RÉCAPITULATION

- Une chose est sûre : derrière nous comme devant, c'est l'Inde.
- Une chose est certaine : je ne remonte plus sur mon bateau pour vérifier que j'en suis bien descendu.
- Une chose est sûre : il y a de l'or dans ce sable (cf. *sable doré*).
- Une chose est certaine : la licorne est un rhinocéros.

– Colomb rencontrant des Indiens
 en commande à Cosa le croquis
puis il les montre à la cour : « Ils sont pratiquement pareils
en réalité. »

Et quoi prendre
pour cible : un
algonquin der-
rière un plateau
désertique?

Mais le saut du modèle au dessin n'est pas le saut du des-
sin au modèle – dessinant, Cosa ne fait pas oh!

– Que disent des dessins les oh! (pseudo-oh!) de la cour
face aux Indiens?

– Une fois vus, cela frappe-t-il les dessins de soupçon?

– Non, mais le soupçon se reporte à l'Indien,
car il n'est pas fondé qu'il ne ressemble pas au dessin.

– La plume ou la babiole gravées restent en place le temps
que la gravure dure

 dix ans

 vingt ans

 siècles

cependant, le dodo de Dronte disparu on n'a plus sa
plume

– C'est ainsi que
les duchesses jettent aux Indios défilant et se protégeant
d'un bras des oranges, des citrons, leur maïs et leurs
tomates sans pépins

Et c'est ainsi qu'elles se mettent à admirer par-dessus tout
les paysages.

Tant d'avancées dans les jungles profondes pour ne pas même dans une fosse remarquer des mains.

Ils se massent peu à peu au sommet des collines avec de l'air entre eux

– Coutumes, collecte des totems, découverte de langues inconnues

détourner l'attention sur l'attention qu'on leur porte permet de les prendre par-derrière

ou

de les contourner pour mieux continuer son chemin

(en sus, la pure dépense du galop et des yahi! yahoo! aussi bien que les Indiens)

– Je connais bien certaines tribus indiennes d'Amérique, dit Colomb. Elles pratiquent des actes assez barbares que je ne vous décrirai pas à grande échelle – voici d'ailleurs mon dessinateur (cartographe), il vous en parlera mieux que moi.

– En effet, votre majesté, cependant je vous proposerai au préalable l'esquisse de ce curieux spécimen de *pediculus*,

tout à fait inconnu en nos contrées. Je me suis permis de le baptiser San José, du nom de votre petit chien. Il s'attaque aux arbres fruitiers et nous craignons d'en avoir ramené quelques-uns vivants dans nos caisses.

il avait bien essayé de le dessiner suçant mais l'observation de près avait affaibli sa vue et les insectes dont il s'occupait étaient de plus en plus gros.

Faire une tarte maison + répertorier la végétation exotique + apprentissage de la politesse indienne + se méfiant du hors-champ, photos + d'assez beaux mariages (continuer à vivre) + remémoration scripturaire des principaux événements + mettre en place et gestion d'une main-d'œuvre non disponible + une approche radicalement neuve du paysage (les longues distances) + Bible

gérondifiés (en faisant, en répertoriant, en apprenant, se méfiant, en continuant cependant, en remémorant, en mettant en place et gestion, en approchant en lisant)

seul un livre, pense-t-on, pourrait, tout en présentant une tarte, européenne, succulente, glacée, citronnée, partagée, montrer en photo un groupe d'Indiens se faisant signe amicalement devant, au fond, un paysage grandiose (les Rocheuses), l'un tenant à la main une palme l'autre un livre (la Bible probablement, ou ses propres Souvenirs, après qu'il a appris à écrire), et, en bout de chaîne, un Espagnol inspectant ses ongles.

(vision de l'ensemble)

Crevaux vit ça
et avec lui un grand nombre
12 ou 15 fois dans une vie
ils s'arrêtent, tentent de ressaisir
d'un coup d'un seul l'ensemble
essayant tous les $- : = \ddagger \leq \diamond \% \Omega \Sigma \Delta \Pi \Upsilon \leq \approx \neg \phi$

accro à la synthèse

mais c'est l'heure, il saute sur son cheval et retourne surveiller les champs.

Entre-temps (entre les 12 ou 15 fois) l'accumulation continue, le moindre *punctum* vous tient : une modification de quelques degrés de l'élasticité de l'atmosphère; un animal suçant d'une nouvelle espèce; l'invention de la plombagine.

Assis, pas plus haut qu'une table

tête pas plus pivotante que celle d'une mante

Tiré par les cheveux, noirs, luisants, et qu'on découpe à la peau sans bistouri.

C'est alors que les Tobas se montrent sympathiques, acceptant de poser l'un à l'autre accoudé, Crevaux désarçonné en perd sa pellicule, on lui avait décrit des gens durs, grâce auxquels s'assurer, quelques cadeaux et plus encore quelques gueulantes : même le sorcier est comme un long palétuvier plastique////////////////////à coups de machette plantée dans la colonne, lui et son équipe enfin débités, tandis que l'esprit de Crevaux demeure à demeure dans les brumes du passé.

Oui,
comme en pleine psychose paranoïaque Crevaux (+ nous autres) vit sans comprendre ce qui lui arrive.

VIE ————— * ————— * —————>
rare sont les points situés

sur l'axe de sa vie
dont (d'où) il aura pu dire : – Ce moment, j'y suis juché, est un promontoire, ai l'œil sur ce qui vient de se passer et ce qui en découle en 10 ou 11 possibilités, tout comme quand, lavé, on vient d'avoir un gros chagrin.

– Si Christophe Colomb, souverain, avait pu comprendre ce qui lui arrive, aurait-il, concrètement et théoriquement, découvert l'Amérique?

– A contrario, du fait que Colomb n'ait pas compris qu'il découvrirait l'Amérique, doit-on conclure qu'il n'a, globalement, rien compris à ce qui lui arrive, et ce, quel que soit le point considéré sur l'axe de sa vie?

Car ce qui lui arrive arrive immédiatement : il est bien entendu aisé à 40 ans de comprendre ce qui vous arriva à 22 ou à 15, un peu moins ce qui vous est arrivé à 30 ou 35, très peu ce qui vous arrive à 39, et pratiquement pas ce qui vous est arrivé la veille, la semaine passée, il y a quelques jours, dans l'heure qui précède, dans celle qui va suivre; quant au point présent – le seul vécu – personne ne prétendrait analyser l'instant ni celui qu'il talonne de manière infallible – ça vous aborde de la même manière qu'un

gâteau la tête de Harry Langdon (ne pense pas à sortir la langue pour en profiter).

A tout bien considérer, les points passés de l'axe de la vie en reculant deviennent de plus en plus difficilement accessibles : qui pourrait prétendre, à 40 ans, se comprendre tel qu'il était à 15 ? Une personne séparée vivait en ce temps-là – elle s'appelait Crevaux, s'intéressait à la matière de Bretagne et rendait service à son père en fin d'après-midi.

Du fait qu'à 15 ans je fus une personne séparée (aux origines communes d'avec vous-même aujourd'hui), doit-on en conclure que ma personne immédiatement précédente – celle de la veille, semaine passée, il y a trois heures – est également une personne indépendante ?

– Doit-on voir Christophe Colomb s'exclamant : « Terre ! Terre ! » se voir soi-même disant terre ! terre ! en tant que personne fortuite et séparée ?

– Christophe Colomb observant Christophe Colomb accueillant des autochtones réjouis.

– Christophe Colomb surveillant Christophe Colomb donnant des consignes à son hydrographe.

– Christophe Colomb enjoignant Christophe Colomb à reprendre la mer en vue de requérir quelque financement.

Il y a des moments où Colomb, soumis à un bombardement incessant (de faits et rectifications), comprend encore moins ce qui lui arrive qu'à l'ordinaire.

Ce sont ces moments qui lui font comprendre qu'à l'ordinaire il ne comprend rien à ce qui lui arrive.

Par exemple, si quelqu'un lui dit une chose qui lui paraît « réelle », il s'efforce de répéter sans cesse tout bas ce mot ou cette phrase dans l'espoir qu'un peu de réalité se glisse en lui.

En montrant ses tempes, il dit : « A partir de là il n'y a que de la ouate. Je n'ai pas de pensées à moi. Quand je dis "moi-même", je sais qu'il y a quelque chose qui ne va pas, quelque chose m'arrive, je ne sais pas quoi », puis il repose sa bière sur le comptoir.

– Par suite, il soupçonne n'avoir jamais rien compris à ce qui arrive aux autres.

– Marins, vous mangez trop.

– Mais, amiral...

– Marins, trente grammes de biscuit suffisent par jour.

– Quel autre moyen, pour se protéger de l'incompréhension, que de simuler l'incompréhension ?

– Car aussi bien, cette incompréhension est peut-être de Colomb le mode de compréhension du monde.

– Colomb, désespéré, perdant la tête (pas de terre!), peut se poser en conservant, patient, son calme (mais pâle)

ou

désespéré, perdant la tête

tous moyens de se garder Colomb nature, pur dans son désir de rencontrer le roi de Chine.

8. Portrait 8, dit du spationaute :

la main fièrement plaquée sur la coque de la barque, une cheville immergée, l'autre pied maintenu en hauteur à quelques centimètres du sable, il jette au loin un regard vitré

car il n'est reconnu par rien

Plus tard, qui sait, peut-être une trace de vie dépassée, l'embryon desséché d'un phoque, le moule des genoux immobiles dans le creux d'un rocher, les pleurs du crocodile

il est comme la lune

Avant/Arrière, une espèce d'Espagne

dont le trait, mémorisé en direct, suit en surface une courbe à 360°

(Colomb fait trois tours sur lui-même)

et ne s'enfonce pas au-delà de quelques millimètres, à portée
de vue

<des Vikings ont bâti des cases en tourbe au-dessus de New York, puis s'en sont retournés des années après sans pousser plus avant>

Tour Humboldt à Caracas :

– Un seul homme l’habite,
son gardien.

– La tour Humboldt se
dégrade plus vite qu’il ne la
répare.

– Cependant, s’il cesse de la
réparer, elle se dégradera
encore plus vite.

– se dit Cosa, peut-être un autre moyen de comprendre l'Amérique que de construire la tour Humboldt à Caracas

(bien que la tour soit un moyen de sympathiser avec l'herbe sur laquelle on la pose)

Une Am. :
la
brouillasse
à quitter

c'est une tentative timide pour ne pas rester en arrière :
Memphis, Tennessee; Varsovie, Montana; Cordoba, Alaska;
Humboldt, Caracas.

notre satellite, Mars, U 130, à sonder ou sur lesquels
construire ou marcher avec hésitation – délicats sont les
cosmonautes, ayant toujours en mémoire les han ! nouveaux
des habitants

mais aussi enfouis dans leur Grand Entraînement de cinq
ans, attentifs au passage de l'air tandis qu'ils manœuvrent,
au soin des œdèmes, à l'état de leurs dents, aux transfusions
express.

Et d'un coup, la terre apparaît.

dans *la terre apparaît*, la réserve prime (on s'est tellement
préparés) mais aussi un possible grand souffle

c'est ainsi que l'idée de la Chine poursuit son travail millé-
naire à Duluth, la violence des convocations et interpellations
en Ontario rappelle celle des anciens militaires.

Mon français rudimentaire et frais n'est lui-même pas si éloigné de celui de Charles le Chauve.

Il en va sans doute autrement si, demeuré devant la tour décrépite, on tâche de s'en sortir par ses propres moyens : puisque cette tour, en quoi la changer?

(des bureaux, un musée)

(est-ce habiter)

Ce morceau de simili-Chine, nous l'exploitons en terre ancienne

procédons comme à l'habitude, sans nous troubler, avec des bois de qualité proche ou semblable aux européens – commençons par des chaises et des cruches cuites au four

– Les chaises sont, en somme, identiques à celles que nous avions avant le départ.

– Puis perdent en massivité (élançées, coloniales).

– Gardent leur fonction (on s'assoit dessus). L'affirment.

– Etant de moins en moins convaincantes, prennent des couleurs vives, des lignes sobres, adoptent des matériaux inhabituels.

Entre-temps, on a identifié ce pays, se concentrant en attention et s'y conservant : Je vais en Amérique. I love America.

Devant mon dessin, la duchesse mime l'extase et se retourne bouche écartée pour nous prendre à témoin.

– Qui sait si ces Indios n'ont pas pensé bien avant de les dire ces phrases qu'ils parlent?

– Si l'on dit, au même moment qu'on pense, la phrase, cela signifie-t-il que puisqu'elle est bonne, on est bon?

– Ou, au contraire, le fait qu'elle ne soit pas bonne (et hésitante, avec fautes et recul) montre-t-il qu'elle n'est pas calculée?

– La répétition d'une phrase qu'on a déjà dite il y a 24, 48 heures, des années, a-t-elle moins de valeur (densité/tension) que sa version originale?

– Leur ayant dit et répété : « Où est l'or? vous savez où est l'or? », au bout de combien de fois les Indiens finissent-ils par répondre n'importe quoi pour échapper à la question?

– La fatigue engendrée par ces répétitions affaiblit-elle les questions?

– Puis-je produire un énoncé valable sans sentiment propre?

– Puis-je produire un énoncé autre que logique, philosophique, mathématique, valable sans sentiment propre?

– Quelle est la part du sentiment propre dans l'élaboration d'un énoncé logique, philosophique, mathématique?

– Ces Indiens/la duchesse ne sont-ils pas en train de dire une phrase sans sentiment propre ?

– Par exemple, ils disent : « Quel magnifique dessin », en pensant au manioc à piler pour le lendemain.

– Certains pensent qu'en se fatiguant beaucoup en parlant (en parlant jusqu'à épuisement), une réponse valable finit par éclater.

– En contraignant les Indiens à parler longtemps, de lassitude, ils finiront par dire une phrase valable.

– Une fois qu'ils l'auront dite, il faudra surtout ne pas continuer à les faire parler.

– Je pourrai enfin comprendre ce qui m'arrive en me faisant moi-même parler beaucoup. Etant moi-même, je reconnaitrai aussitôt le moment où la phrase est bonne.

– Quand je ne suis ni en colère, ni heureux, ni triste, quel est le sentiment qui m'anime ?

– Par exemple, étant au lit, tournant en rond sur le pont du navire, jetant un œil à l'eau qui bout, m'habillant, rectifiant un calcul

toujours pensant et toujours en activité.

– Penser au manioc à piler pour le lendemain est un sentiment propre.

Mogoles :

– A l'intérieur de la bouche le palais est convexe au lieu d'être concave.

– De plus, ils ont la « tare Gengis Khan » dans les mains, c'est-à-dire qu'ils ont le majeur de chaque main qui est un peu tordu vers l'extérieur, en direction de l'auriculaire.

– Nous vérifions dans leur bouche que nous sommes à l'ouest.

– Je peux vérifier par moi-même l’origine ou non mogole de mes ancêtres.

– Nous leur apprenons à saluer amplement.

– « Un peu tordu » se change vite en courbe décidée; on envoie au crayon des mains dessinées dont le majeur dépasse et tourne.

– Caressant de l’index l’intérieur de sa bouche, atroce déception.

– La prononciation d’un d avec un palais concave n’est pas la même qu’avec un palais convexe, fait remarquer B., notre linguiste.

– Une fois leur convexité déterminée, il faut ôter des bouches la coca qui les encombre.

– Car la prononciation d'un d dans la coca n'est pas la même : « Avec de la coca dans la bouche, c'est un autre mot », disent les ethnologues prudents.

– De quelle signification se charge une phrase dite dans la coca ?

– Le mot « poule », dit invariablement dans la coca, a-t-il un sens identique quand il est prononcé sans ?

– Quelle sorte de sentiment (quelle qualité) ajoute-t-elle au discours?

– A partir d'un certain âge, la coca fait-elle partie de l'apprentissage de la langue?

– Celui qui parle sans mâcher est-il considéré comme un demeuré?

– Qu'implique la séparation entre l'action de mâcher et l'action de parler?

– Le fait de mâcher la coca en parlant entraîne-t-il un endormissement de la langue?

– La langue endormie est-elle moins apte à donner la direction de l’or?

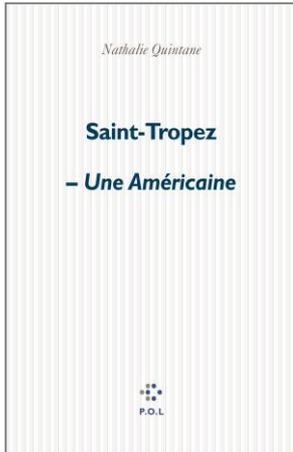
L’Espagnol n’eut pas la patience que l’Indien finisse sa phrase

ou
faussement orienté par un demi-mot encore enfoncé dans l’hypnose, il prit la mauvaise direction

et
– « C’est l’Inde? Ici, c’est l’Inde?! » : ils acquiesçaient en portions ralenties.

Améric, heureux, goûtait la coca, mais déplorait les fragments de feuilles restés coincés entre ses dents.

Achévé d'imprimer en février 2001
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1728
N° d'imprimeur : 010456
Dépôt légal : mars 2001
Imprimé en France



Nathalie Quintane
**Saint-Tropez – Une
Américaine**

Cette édition électronique du livre
Saint-Tropez – Une Américaine de NATHALIE QUINTANE
a été réalisée le 7 septembre 2011 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2001
par Normandie Roto Impression s.a.

(ISBN : 9782867448171 - Numéro d'édition : 2504).

Code Sodis : N46635 - ISBN : 9782818011676

Numéro d'édition : 230979.